

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



EN TERRE MALGACHE — Le Festin de la Mort — par S. DÉGLANTINE

Malgré le terrible danger dont il est menacé, Ankabary ne songe qu'à la malédiction qu'ils pourraient encourir si l'un d'eux n'arrivait pas avant la fin du jour au tombeau des ancêtres.

« Va, dit-il courageusement à sa compagne, cours à la tombe de l'aïeul porter le festin qui doit apaiser sa colère ! »

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

SIX MOIS

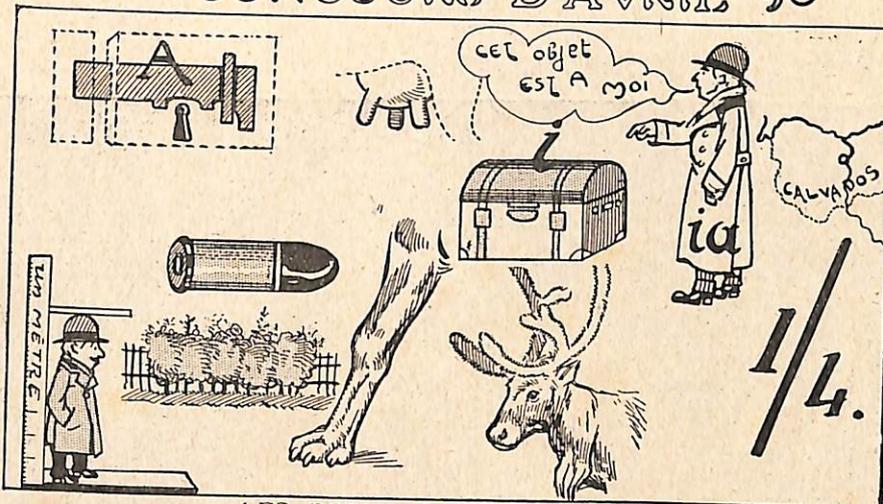
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. Léon Dewez, Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

3e CONCOURS D'AVRIL



LES REBUS GEOGRAPHIQUES

TROISIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Ingéniez-vous, chers lecteurs, à déchiffrer dans ce rébus les noms de cinq chaînes de montagnes bien connues de l'ancien et du nouveau continent. Il vous faudra pour cela, déployer toute votre perspicacité, car notre dessinateur a placé au hasard les êtres, objets ou choses qui composent ce rébus. A vous de les rétablir pour résoudre la question posée.

Les 5 solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 mai 1911. Elles devront être accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 5 bons de concours publiés en dernière page de nos numéros et adressées à M. Henri BERNARD, Service des Concours du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris (2°).

EN TERRE MALGACHE

Le Festin de la Mort

Ankabary prit son vieux fusil à pierre appuyé contre la paillote, tandis que sa compagne Békaha se montrait sur le seuil, munie d'une sorte de corbeille en feuilles de longoza pour mettre le gibier.

« Surtout ne manquez pas de revenir avant que le soleil soit descendu derrière la forêt, leur cria la mère de Békaha, du fond de la paillote où elle se tenait accroupie sur une natte. Car il y a aujourd'hui sept jours que les antgachs (mauvais génies) de la mort ont emporté mon pauvre Antobony, Il nous maudirait si nous n'allions avant la nuit déposer du riz sur sa tombe, et vous savez que je n'ai pas même la force de sortir d'ici pour aller faire kabar (discourir longuement) avec les autres femmes du village. »

En bons Malgaches, Ankabary et Békaha redoutaient trop la malédiction des ancêtres pour s'y exposer.

« Ne t'inquiète pas, répondirent-ils à la vieille femme, nous serons bien avant l'heure des ténèbres devant la tombe d'Antobony. »

Ils dévalèrent un étroit chemin d'où l'on a vue, au delà d'un vaste moutonnement de terrains rouges, jusque sur la baie d'Antougil qui se détache à l'Est en sombre saphir sous l'horizon, entre les verdure du cap Bellones et les rochers roses et bleus du cap Massoala.

Puis ils contournèrent le village d'Andongo perché sur le dos pelé d'une colline

allongée du Nord au Midi, et s'enfoncèrent à l'Est dans les taillis de ravinale, qui prennent à mi-pente et descendent au milieu des pointes de granit rouge crevant çà et là leur verte échevelée.

Ils marchaient la main dans la main, tout à la joie de leur récent mariage, et Békaha promettait à Ankabary de lui rapporter de Mananara où elle irait vendre le gibier, un fusil se chargeant avec des cartouches, comme en vendent les Européens de passage dans ce bourg de la côte.

Brusquement, tout en bas de la colline, ils s'arrêtèrent.

Une ondulation se prolongeait dans les broussailles vertes qui se dressaient à hauteur d'homme sous les taillis, ruisselantes encore d'une pluie matinale que séchait le grand soleil de midi.

« Un serpent ! étouffa Békaha, que Zana-hary (Dieu) nous vienne en aide ! »

Elle se jeta de côté, entraînant Ankabary qui poussa avec elle une course furibonde à travers les herbes mêlées d'épines.

Ils se retournèrent bientôt, haletants. Plus rien autour du monticule sur lequel ils se trouvaient, que l'uniformité verdoyante des brousses enserrant les touffes de ravinale.

Ils reprirent leur marche dans la direction du pic Manevarivo aperçu dans l'irradiation solaire, tordu et bleu, les reliefs cuivrés, au-dessus de la forêt d'un vert cru qui fait suite aux taillis de ravinale.

Et bientôt ils furent au fond de la vallée, devant une petite rivière aux eaux glauques, sous des manguiers et des tamariniers percés de soleil.

Ils s'engagèrent sur un tronc de cocotier jeté en travers du cours d'eau, gagnèrent sur l'autre rive un endroit qu'ils connaissaient pour être giboyeux.

De suite Ankabary prit le fusil à pierre qu'il portait à la bretelle, tassa dedans la poudre et le plomb à l'aide de la baguette, et s'assura de la position du silex.

Puis il se mit à marcher lentement, sans bruit, le long de la rivière, dans les roseaux dont la verdure crue jetait une note claire sous la voûte sombre des manguiers et des rougles.

A peine eut-il fait quelques pas, que trois mésiles lui partirent sous le nez, leurs ailes noires largement déployées dans le soleil qui perçait le feuillage et les vernissaient d'or.

Vite, il épaula, et une flamme rouge brilla dans un panache de fumée bleue, tandis qu'une violente détonation se répercutait dans les échos d'alentour, suivie par les cris effrayés d'une multitude d'oiseaux.

L'un des mésiles tournoya un instant, battit des ailes, puis tomba comme une masse au bord de l'eau.

Déjà Békaha s'était élancée. Elle ramassa le volatile et le mit dans sa corbeille.

C'était un assez beau spécimen de ce genre d'oiseau aquatique qui appartient au groupe des râles, et se caractérise par un long bec jailli des duvets blancs qui tranchent en fourche de chaque côté de sa tête sur son plumage noir.

Peu après, Ankabary tua deux lophotibis à la tête aplatie, au bec démesurément long, mais un peu moins hauts sur pattes que les ibis véritables, desquels ils diffèrent encore par le plumage et par la coupe moins élégante.

Le chasseur s'écarta alors un peu de la rivière et tira sur une volée de brachypté-racias qui piquait droit sur lui.

Békaha put ramasser quatre de ces oiseaux qui rattachent les rolliers aux guê-

piers et sont de gros mangeurs d'insectes.

Divers volatiles furent tués encore. Puis, voyant le soleil atteindre la cime des forêts, la jeune indigène déclara qu'il fallait songer à regagner Andango.

« Dommage, répondit Ankabary, le gibier est abondant, la même chose que si j'avais invoqué la pierre d'enceinte.

— Oui, mais nous n'avons que juste le temps d'arriver avant la nuit à la tombe d'Antobony pour y déposer le riz de la mort.

— Attends encore un peu, nous nous dépêcherons davantage, et tout sera dit. »

Ankabary s'enfonça un peu plus dans la forêt, contourna des massifs de grenadiers étoilés de fleurs rouges et, brusquement, abattit son arme et fit feu.

Il avait aperçu deux couas de belle taille reposés sur une branche de jububier et dont le plumage gris se détachait nettement sur une feuille de bananier imbibée de soleil.

Le coup fut heureux, et Békaha put ramasser les deux oiseaux qui appartiennent à la famille des coucous et sont en grand nombre à Madagascar, où ils se subdivisent en plusieurs espèces, les unes organisées pour voler, les autres pour marcher.

La jeune Malgache rappela de nouveau qu'il était temps de reprendre le chemin d'Andango.

« Alors, pars devant, lui dit Ankabary, moi, tu le sais, je suis bon coureur, je te rattraperai en route. La chasse est si bonne ! »

Békaha prit son panier bondé de gibier et s'éloigna, après un sourire de tendresse à l'enragé chasseur.

Celui-ci la vit repasser la rivière sur le tronc de cocotier, disparaître sous les ravenalas, à droite des paillotes d'Ambadiampambes aperçues à l'un des coudes éloignés de la rivière, les toits aigrettés de pourpre par le soleil couchant qui les prenaient en enfilade.

Il se remit à chasser et tua encore trois falculies aux ailes et à la queue noires tranchant sur le corps blanc, au long bec recourbé en croissant de lune. Et aussi quelques néodrepanis un peu ramassés sur eux-mêmes, le bec effilé et une couronne d'hermine autour des yeux.

Puis jugeant qu'il n'avait pas de temps à perdre pour arriver à l'heure dite à la tombe d'Antabony, il serra son gibier dans son lamba et quitta bien à regret la forêt, pour traverser la rivière et s'enfoncer à son tour dans les taillis de ravinala.

Devant lui, parmi les feuillages déjà bleuis dans leurs profondeurs, il aperçut bientôt un lamba rouge en fuite, devina Békaha, courut plus fort pour la rattraper.

Mais les broussailles frissonnèrent sou-

dain; une ondulation descendit vers lui le long du sentier et s'arrêta à quelques mètres seulement, en tourbillon.

Il se rejeta en arrière, les yeux grands d'effroi, les tempes battantes.

N'était-ce pas le serpent rencontré déjà?

Il fallait passer, néanmoins. Le soleil baissait très vite derrière les palmes ogivées dans son auréole de flammes rouges; une minute perdue, et l'on n'arriverait pas à temps devant la tombe de l'ancêtre.

Ankabary regarda à droite, à gauche, cherchant un passage qui lui permettrait d'éviter le péril sans trop se rallonger.

Mais nulle possibilité de s'écarter du sentier. L'endroit formait cuvette, et c'était de chaque côté un inextricable enchevêtrement de taillis, de broussailles, de lianes épineuses.

Cependant il importe de poursuivre la marche en avant coûte que coûte.

Ankabary s'avance résolument.

Mais devant lui, à un mètre au-dessus du sol, la tête du serpent crève soudain les herbes.

Le Malgache se jette de côté, sur la droite, entre deux jeunes cocotiers poussés sur un même pied.

Tout aussitôt, le reptile, un boa des brousses de cinq mètres de long, gros comme la cuisse, se glisse vers lui dans l'allongement de ses anneaux d'un blanc jaunâtre, puis se ramasse en tire-bouchon, et, d'une seule détente, se redresse et s'enroule en coup de fouet autour du malheureux.

Mais les deux cocotiers ont été pris dans le terrible étai; le serpent a beau serrer, serrer encore, ils plient, craquent, menacent de se rompre, empêchent toutefois Ankabary d'être broyé comme rien.

Et ce dernier n'a point perdu sa présence d'esprit. Il songe que son gibier suffirait peut-être à satisfaire la faim du reptile.

Libre encore en partie de ses mouvements, il tire avec peine une grosse falculie de son lamba, et l'enfonce entre les mâchoires du serpent qui s'ouvraient pour lui mordre la gorge.

L'un après l'autre, tous ses oiseaux s'engloutissent ainsi dans la gueule noirâtre, d'où sort en flèche un dard sanguinolent.

Mais la faim du monstre n'est pas encore apaisée. Ankabary le constate avec effroi. Que n'a-t-il dans son lamba toutes

les pièces de gibier emportées par Békaha !

Elles auraient été suffisantes pour achever de gorger le boa et de provoquer chez lui, par la digestion, un engourdissement dont l'indigène aurait profité pour s'échapper.

Cependant, aux cris poussés par son compagnon, Békaha s'était retournée.

Elle pressentit un malheur, revint sur ses pas, aperçut bientôt Ankabary aux prises avec le boa.

Il avait saisi son ennemi à pleines mains, au ras de la tête, et cherchait à l'étrangler.

Békaha songea qu'elle pourrait peut-être attacher le reptile à l'un des cocotiers avec son lamba, dégager ainsi son époux.

Elle descendit les pentes en courant.

A son tour Ankabary l'a aperçue. Il voit de quel secours elle peut lui être, serre plus étroitement le serpent qui lui glisse des mains.

Mais il a surpris le globe enflammé du soleil touchant la terre entre deux touffes de ravinala et une pointe d'effroi lui traverse la nuque.

Certes Békaha pourrait peut-être déposer encore avant la nuit sur la tombe d'Antabony le riz de la mort; mais les quelques minutes qu'elle va passer à le secourir ne lui permettront plus d'arriver à temps.

Ce sera pour eux deux la malédiction terrible de l'aïeul.

Le fanatisme de sa race domine alors en lui le sentiment du danger.

« Békaha s'écrie-t-il va-t'en, cours à la tombe d'Antabony porter le riz. Voudrais-tu donc que nous soyons maudits ? »

A ces paroles, la jeune noire s'est arrêtée subitement figée de terreur.

Où, il importe d'aller, de courir là-bas, d'éviter à tout prix la malédiction de l'ancêtre. Mais alors c'est la perte du mari qu'elle aime de tout son cœur et qu'elle pourrait délivrer sûrement.

Elle reste un moment indécise, clouée au sol entre ces deux affolantes pensées.

Mais le fanatisme amassé depuis des siècles dans l'âme malgache agit sur elle à son tour, la pénètre, l'enveloppe de son inconscience, surmonte les dernières résistances de sa passion.

Elle a laissé tomber le gibier dont le poids pourrait ralentir sa course. Elle se détourne, et elle part, deux larmes dans les yeux, au souvenir de l'aimé qu'elle ne reverra plus.

Et tandis qu'elle disparaît dans les palmes déjà teintées d'ombre, le boa glisse de plus en plus entre les mains d'Ankabary, se dégage tout à fait, s'enroule au cou de l'infortuné, ouvre ses formidables mâchoires et, d'un jet brusque, lui saisit la tête qui craque lentement, à petits coups.

SYLYAIN DÉGLANTINE.

Les Lauréats du « Journal des Voyages »

Nous avons donné dans notre précédent numéro la liste des explorateurs, voyageurs et géographes à qui ont été attribués chaque année, de 1891 à 1910, les deux prix fondés il y a vingt ans par M. Léon Dewez, Directeur du *Journal des Voyages*, pour encourager les explorateurs et seconder les efforts des Sociétés de Géographie.

Les Médailles d'Or du « Journal des Voyages »

ont été décernées cette année

par la Société de Géographie de Paris

M. le Commandant De LACOSTE

pour ses belles explorations en Asie Centrale

par la Société de Géographie Commerciale

M. l'Adjudant DELINGETTE

pour sa carte de l'Afrique Equatoriale Française

On trouvera à la dernière page de ce numéro la liste complète des lauréats de la Société de Géographie Commerciale et nous publierons dans un prochain numéro la liste de ceux de la Société de Géographie de Paris

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts.

Chapitre VII

LES JOURS DE SÉQUESTRATION (Suite.)

Il était près de minuit lorsque ma résolution se précisa par cette formule : « J'ai aimé Tanagra dans Ellen; j'aimerai Ellen en Tanagra. »

J'avais la tête un peu lourde, je le reconnais. On ne parvient pas à une telle solution sans un puissant effort intellectuel. Aussi demeurai-je étendu sur le fauteuil où avait siégé mon conseil avec moi-même.

Je ressentais une torpeur agréable, analogue à celle qui suit une longue marche alors que, parvenu à l'étape, le corps sait qu'il lui est loisible de s'abandonner au repos.

Si je pensais, je n'en avais pas conscience. Ma sensation dominante était un engourdissement paisible, reposant.

Brusquement, je sursautai, tiré de ma somnolence par ces mots :

« Les hommes arrêtés ce soir sont morts comme les autres. »

Miss Aldine était debout devant moi. Je ne l'avais pas entendue entrer.

Ces hommes, les Yeux d'Or vert dont elle me parlait, m'étaient absolument indifférents à cette minute où je venais de trancher le problème ardu de mon affection pour les deux sœurs de X. 323. Aussi, sans tenir compte de la nouvelle, je brandis le cahier de Tanagra devant les yeux de la dactylographe et, souriant, l'air heureux de qui en a terminé avec les tergiversations :

« J'ai lu ! » lui dis-je.

Elle inclina la tête froidement :

« C'est ce que désirait X. 323. »

— Savez-vous également quelles réflexions il souhaitait me suggérer ainsi ? »

La question m'apparaissait très subtile. La réponse de mon interlocutrice dissipa cette pensée :

« Non, fit-elle, je vous ai rapporté tout ce qui m'a été confié, je ne sais rien au delà. »

Et comme je me taisais interloqué par cette réplique que j'aurais dû prévoir — pourquoi, en effet, X. 323, ce parfait gentleman, eût-il remis à la jeune étrangère le secret de l'âme de Tanagra ? — donc, comme je me taisais, une confusion pesant sur moi, miss Aldine reprit :

« Je fais des vœux pour que vos désirs soient d'accord. Voilà tout ce que je puis dans mon ignorance de ce qui vous intéresse. Ceci dit, je vous demanderai licence de passer sans transition aux incidents qui motivent ma visite. »

Elle s'exprimait doucement, d'un ton contenu.

Je m'inclinai avec une nuance de cérémonie.

« Je suis à vos ordres. »

— Non, non, murmura-t-elle en secouant la tête. Je suis seulement porte-paroles de vos amis. Ces paroles, les voici. »

Elle leva la main, semblant me recommander l'attention :

« En entrant, je vous l'ai dit, six hommes des Yeux d'Or vert ont été pris par la police ce soir. Tous sont morts quelques minutes après, empoisonnés. Le nom du poison, la digitaline concentrée, trahit celui qui le leur a administré avant leur départ... »

— Franz Strezzi ? » jetai-je sans hésiter.

Elle fit oui, du geste.

« Mais alors, repris-je, il veut donc se débarrasser de ses complices ? Considère-t-il donc qu'il a achevé son œuvre infâme de haine ? Il considère qu'Ellen, que moi-même sommes morts, ce qui, hélas ! est vrai pour la pauvre enfant. Mais X. 323 ? Mais Tanagra ? Ils vivent, eux ! »

Je me tus brusquement.

Mon interlocutrice était devenue d'une pâleur inquiétante. Sa main droite me sembla se crispier sur le dossier d'une chaise. J'eus l'impression qu'elle était sur le point de fléchir sur ses genoux.

« Qu'avez-vous donc ? »

Ma voix parut la galvaniser. Elle se redressa d'un effort sec, comme la détente d'un ressort, et d'un organe douloureux, elle répliqua :

« J'apporte les volontés de X. 323. Voici ce que je dois vous dire. »

Chapitre VIII

DE MALLE EN PANIER

« Demain, prononça-t-elle d'un accent raffermi, qui sonna lugubrement dans la pièce, celui que vous avez nommé estime que miss Tanagra aura vécu. »

— Elle ! »

Je m'étais dressé d'un bond. A l'instant précis où mon cœur venait de décider le devoir d'aimer Ellen en Tanagra, Strezzi préparait la mort de celle-ci !

Cela était trop pour ma pensée. Cela revenait presque à me précipiter dans le veuvage pour la seconde fois. J'eus une minute d'affolement véritable, d'où me tira la voix douloureuse de mon interlocutrice.

« X. 323 espère la sauver. »

Ouf ! Quel soupir de soulagement ! Puis, presque aussitôt l'horreur de ma situation, de cette attente passive à laquelle j'étais condamné, m'incita à prononcer :

« Que ne puis-je être auprès d'elle au moment du danger ? »

Sur les traits amaigris de miss Aldine rayonna un vague sourire. Son regard bleu se posa sur moi avec une douceur lumineuse.

« Justement, je dois vous enseigner le moyen d'être auprès d'elle. »

D'un geste inconscient, je lui saisis les mains. Je remarquai qu'elles étaient glacées, mais emporté par l'espoir né de ses derniers mots, je balbutiai :

« Dites ! Dites ! »

Elle ne chercha pas à se dégager. Très calme, comme inattentive à mon étreinte, elle continua :

« Nul ne vous sait en cette maison ; nul ne doit apprendre votre sortie. Des yeux surveillent certainement les alentours. »

— Des Yeux d'Or vert, plaisantai-je. Comment tromper ces Yeux d'Or vert ?

— Je vais vous le dire, » fit-elle.

Et d'une voix lente, martelant les syllabes, sans doute pour les faire mieux pénétrer dans mon esprit, miss Aldine s'exprima ainsi :

« Le jardinier qui a l'entreprise des fleurs du jardin du consulat russe est Arrow, le pépiniériste de Boulaq. Son magasin du Caire se trouve... »

— Auprès du palais de Nubar-Pacha.

— En effet. C'est là que l'on vous conduira tout d'abord.

— Sans être vu par les Yeux à redouter ?

— Sans être vu. Voici comment. Arrow, à chaque saison, vous le savez, change les fleurs qui composent les corbeilles du jardin du Consulat.

— Ainsi procèdent tous les jardiniers. »

Sans tenir compte de l'interruption, mon interlocutrice poursuivit :

« Ces fleurs, il les apporte dans sa charrette de livraison. Elles sont rangées dans des paniers longs et peu profonds. Ces paniers demeurent ici, dans le garage aux outils jusqu'au jour où, le pépiniériste, ayant quelque loisir, les enlève pour les rapporter chez lui. »

J'ouvrais de grands yeux, ne présentant pas où la narratrice en voulait venir.

« Vous sortirez dans un de ces paniers expliqua-t-elle, sans que la drôlerie du procédé amenât sur son visage la moindre trace de gaieté. »

Et cependant cela apparaissait résolument comique. Dire à un gentleman, entré dans une malle, qu'il va sortir dans un panier, il me semble qu'il y a là une situation rappelant les facéties burlesques des *minstrels*.

« Vêus vous y tiendrez coi, jusqu'au moment où Arrow, détachant les liens de jonc qui maintiendront le couvercle, vous invitera à... *cesser d'être fleur*. »

Je crus à une plaisanterie et je dis avec un sourire :

« Très joli. »

— Joli ou non, répondit-elle sérieusement, l'expression est un signal. Il signifiera que, dans la maison où l'on vous aura conduit, vous pourrez circuler sans crainte, en évitant toutefois de vous montrer aux fenêtres donnant sur la rue.

— Quelle rue ?

— Je l'ignore. X. 323 ne l'a pas dit. »

Toute l'abnégation de l'obéissance volontaire sonnait dans cette dernière phrase. Miss Aldine n'était pas plus que moi-même au courant des projets du génial espion. Elle obéissait sans chercher l'explication. Quel pouvoir avait donc sur elle mon beau-frère ?

Seulement, l'exemple est contagieux. Je ne m'imaginai pas être fondé à résister

alors que celle-ci se soumettait aussi complètement.

Au surplus, je n'aurais résisté en aucun cas. On m'offrait de me conduire auprès de Tanagra, exposée à un danger inconnu. Mon cœur aurait consenti en dépit de tous les raisonnements contradictoires qu'eût pu formuler mon esprit.

Or, mon esprit, je le dis à sa louange, n'en formula aucun.

Peut-être la dactylographe se rendit compte de ce qui se passait en ma personne, car elle reprit, la voix abaissée :

« Il est une heure du matin. Arrow viendra à quatre. Il procède à ses transports au petit jour, car il n'est pas joli de voir un consulat encombré de paniers. Il serait temps de prendre place dans le... véhicule qui vous est offert.

— Conduisez-moi. »

Elle approuva la réponse d'un signe de tête, puis elle chuchota :

« Pas de bruit... Les K'vas dorment. Il faut éviter cependant ce qui serait susceptible d'attirer l'attention d'un serviteur atteint d'insomnie. »

En un instant, j'eus pris mon chapeau; je glissai dans la poche intérieure de mon vêtement le journal de miss Tanagra et je suivis ma conductrice.

La bibliothèque s'ouvrit devant nous.

Nous traversâmes le cabinet de débarcas que je connaissais, grâce au judas, puis la chambre de miss Aldine, et nous pénétrâmes dans le bureau du consul.

A cet instant, une réflexion comique se marqua dans mon cerveau :

« Le secret consulaire est véritablement bien assuré ici. »

Mais cet échantillon de ma verve britannique fut aussitôt refoulé par le murmure de la voix de ma compagne :

« A partir de cette salle, redoublons de précautions. »

Elle me prit la main et m'entraîna, me donnant à peine le temps de jeter un coup d'œil surnois sur le classe-papiers de paille, où je savais enfoui le brassard aux dix opales.

Quel itinéraire suivons-nous à travers le Consulat? Je n'en ai pas la moindre idée. Nous progressons lentement dans une obscurité complète.

Miss Aldine me dirige.

Tou à coup, nous nous trouvons dans une pièce carrée, où pénètre un rayon de lune. Je cherche par quelle issue se glisse

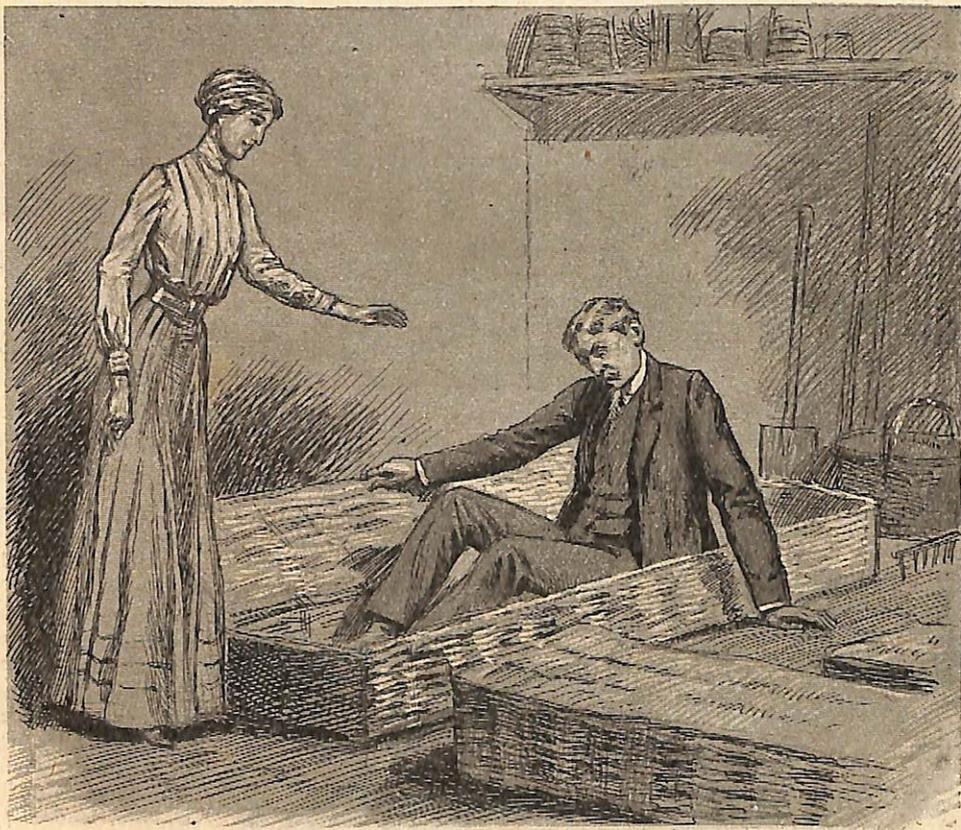
la clarté. Je l'aperçois, c'est un trou rond, un œil-de-bœuf perçant la muraille au-dessus d'une porte que je devine dans la pénombre.

« La remise aux outils, » chuchote la dactylographe à mon oreille.

Ah! parfaitement. Maintenant que je suis prévenu, je distingue des bêches, des rateaux, des pelles, alignés le long des parois. Voici le rouleau à gazon et les tuyaux d'arrosage arrondis en couronne.

Au fond, de longs paniers s'entassent, accotés aux mur.

Miss Aldine en attire un à terre, elle se baisse. J'entends criqueter sous ses doigts les liens de jonc fixant le couvercle qui se soulève.



LES DIX YEUX D'OR

Miss Aldine n'a pas à insister, je m'étends dans le panier d'osier. (P. 349, col. 2.)

Et elle reprend :

« A travers le clayonnage, vous respirerez facilement. Le moment est venu. »

Elle n'a pas à insister. Je m'étends dans le panier.

Bon, je n'y serai pas mal. On a poussé la précaution jusqu'à garnir le fond d'un capiton.

Et puis je songe qu'à cette minute même commence la promenade au bout de laquelle je reverrai Tanagra, Tanagra à qui je dirai :

« J'ai lu les pages qui ne m'étaient pas destinées, ces pages ayant reçu la confidence de votre tristesse, ces pages embaumées du parfum de votre âme aimante. Vous qui fûtes ma première fiancée, Tanagra, reprenons le rêve où la fatalité l'interrompt. Plus de désespoir, plus d'épouvante devant l'âme qui fleurit sur une tombe. La tombe ne saurait être jalouse de vous, car Ellen et vous n'êtes qu'une même aimée. »

Miss Aldine s'est agenouillée pour rattacher le couvercle.

Elle reste ainsi une minute, sans mouvement. Ses yeux bleus sont fixés sur l'ouverture qui livre passage au faisceau argenté des rayons lunaires. Quelle prière monte de ses lèvres vers le ciel sur cette échelle de clarté?

Mais ses mains se portent sur le couvercle. Elle se penche un peu et, d'une voix si faible, si éperdue, que je la perçois à peine et que je frissonne de l'entendre, elle dit :

« Vous leur répétez que mon rêve, mon vœu, est de mourir pour eux. Finir en me dévouant à eux, c'est la seule solution possible, la seule. »

Je voudrais répondre, interroger, oindre du baume des paroles d'espérance la détresse infinie que je sens en la jeune fille.

Je n'en ai pas le loisir.

Avec un grincement, le couvercle tourne sur ses charnières de jonc. Il se rabat, m'isolant du monde extérieur. Je ne dois plus révéler ma présence jusqu'à l'heure où le jardinier Arrow m'invitera à cesser d'être fleur.

Cependant, je perçois le craquement des liens dont miss Aldine fixe le couvercle, puis un glissement de pas légers.

Je devine la fermeture d'une porte, puis je n'entends plus rien.

Tout d'abord, ma pensée suit celle qui vient de me quitter.

Je me la figure, effectuant en sens inverse le chemin que

nous avons parcouru tout à l'heure. Elle parvient à sa chambre.

Ses ultimes paroles bourdonnent dans mon cerveau :

« Mourir en me dévouant pour eux. C'est la seule solution, la seule! »

Quel drame pèse sur la malheureuse?

Mais bientôt une autre image se substitue à celle de miss Aldine. C'est une autre miss, aussi tragique, aussi douloureuse. Et celle-ci, mon cœur a battu aux mêmes souffrances, j'ai été emporté sur la même route aimante et fatale.

Celle-ci, enfin, je me l'avoue avec une joie douloureuse, je l'ai toujours aimée, je l'aime.

Et j'ai la conscience très nette qu'en l'aimant, je ne suis pas oublieux de la pauvre chère petite morte Ellen. Non, la conviction m'étreint, me pénètre, que ces deux formes identiques se sont fondues en une seule.

Dans les deux corps semblables, il n'y avait qu'une âme. C'est à cette âme que j'appartiens. Je me sentais heureux.

Rrrran! Vlan! Rrrran! Une porte qui s'ouvre avec fracas; des pas lourds claquant sur le sol; des voix rudes échangeant des paroles laborieuses.

« En retard. S'agit de débarrasser rapidement les paniers.

— Cinq minutes, master Arrow.

— Mettons-en dix, mais pas davantage. Il est quatre heures vingt. Il faut qu'à la demie, nous soyons en route.

— On y sera, master Arrow. »

Je comprends. Le jardinier et ses aides viennent reprendre leurs mannes d'osier. Ils vont les charger sur la charrette de livraison. Mon panier mêlé aux autres n'attirera l'attention d'aucun espion.

Ah! il faudrait véritablement une dose d'astuce surhumaine pour deviner cette façon originale de sortir d'un consulat.

Seulement, une réflexion m'inquiète :

Les autres paniers sont vides. Le poids de celui que j'alourdis ne va-t-il pas me trahir?

Je me rassure aussitôt :

« Arrow est dans la confiance, me dis-je, puisqu'il doit prononcer la phrase libératrice... Cessez d'être fleur. C'est lui qui maniera mon panier... Et puisqu'il sait, il n'aura aucune raison de s'étonner. »

Cela se passe ainsi probablement, je dis probablement, car la possibilité de voir m'est refusée. La manne est ballottée un instant, on la pousse sur d'autres, cela je le reconnais au gémissement du jonc sur le jonc. Un instant de tranquillité, puis une série de cahots provoqués par le roulement de la charrette sur la chaussée.

Hurrah! Nous voici en marche. Chaque tour de roue m'éloigne du consulat, me rapproche de Tanagra.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

LA MÉLODIE EN EXTRÊME-ORIENT

Musique Cambodgienne

Les deux photographies que nous soumettons à nos lecteurs représentent deux orchestres cambodgiens; l'un d'hommes,

nomme Yuch Kin ou violon-lune. Il existe aussi un autre instrument, sorte d'orgue en bambou, qui est un assemblage de seize bambous fins et longs, maintenus dans un morceau de bois d'ébène, munis d'une embouchure où l'on aspire et refoule le souffle, lequel met en vibration de petites languettes d'argent appliquées à une ouverture pratiquée à chaque bambou, et il en



UN ORCHESTRE FEMININ

Chez les femmes l'instrument préféré est la guitare ronde en forme de lune, elle vient de la Chine et se nomme « Kueh Yin ».

l'autre de femmes. On remarquera que les orchestres consistent surtout en instruments à cordes.

Du côté des hommes on voit deux sortes de gros violoncelles couchés à plat et sur lesquels les musiciens jouent comme sur un piano. Derrière eux se trouvent deux flûtistes. Chez les femmes, l'instrument préféré est la guitare ronde, en forme de pleine lune, et venue de Chine où elle a été inventée et où on la

sort des sons harmonieux pendant que les doigts se promènent avec dextérité sur autant de petits trous qu'il y a de tuyaux. Ce dernier instrument vient, d'ailleurs, également de Chine, ce pays étant, en toutes choses, le maître éducateur des Indo-Chinois.

D'aucuns trouvent cette musique douce et sentimentale; j'en ai entendu souvent, mais mon avis est qu'elle écorche assez désagréablement les oreilles.

La note dominante de la musique cambodgienne, comme, d'ailleurs, de toutes les musiques, siamoise, laotienne et birmane, correspond à notre *la*. Il n'existe ni dièse, ni bémol; cependant on trouve parfois des changements de clefs dans les mélodies.

Ces mélodies, par suite de la prépondérance des notes grêles, sont difficiles à émouvoir une oreille européenne.

Le Cambodgien n'apprécie pas la musique ni le chant de ton bas; ainsi, pour eux, une voix d'homme en baryton ou en basse est exécration. Le *la* est la note appréciée chez un homme, et le *do* chez les femmes. L'idéal pour une voix d'homme est le ténor s'approchant du contralto; ce dernier est plus admiré chez une femme que le soprano.

Très sensibles à la musique, les indigènes du Cambodge aussi bien que ceux du Siam passent des journées et des nuits à écouter la musique et les chants; quand ils sont excités et entraînés par les mélodies, ils font aller têtes, bras et jambes et souvent le concert finit par une danse générale.

Certains artistes sont réellement merveilleux et, suivant le thème de leur musique et de leurs chants, font rire ou pleurer leur auditoire. Les airs tristes ne manquent pas d'un certain charme et quelques chanteurs sont de véritables maîtres en cet art.

JOSEPH DAUTREMER.



MUSIQUE CAMBODGIENNE UN ORCHESTRE MASCULIN

Deux violoncelles couchés à plat sur lesquels les musiciens jouent comme sur un piano accompagnent deux flûtistes.

Chez les Indiens Coulais

du Haut Maroni

Prospection Tragique

par GEORGES BROUSSEAU

III. L'ATTAQUE.

La nuit était venue. Toutes les deux heures, les factionnaires se relevaient sur le chemin de ronde.

Le blockhaus était surmonté d'une haute perche inclinée au bout de laquelle se trouvait un fanal à projecteur, laissant le camp et les sentinelles dans l'ombre et éclairant les alentours. Nos foyers cachés par des prélers, nous n'avions gardé d'autres feux qu'une lanterne sourde composée de deux boîtes de conserve s'emboîtant l'une dans l'autre et convenablement disposées pour recevoir à l'intérieur une bougie.

Nos prisonniers, comme nous, dormaient côte à côte dans la grande case. Une chaîne enroulée autour de leurs pieds et fermée par deux forts cadenas les mettaient dans l'impossibilité de fuir. Larchevêque devait faire une ronde à minuit, Lorenzo à deux heures du matin et moi-même, j'étais chargé de celle de quatre heures. Ainsi gardés, nous pûmes copieusement réparer nos forces et attendre les événements, d'autant mieux que nous avions désormais une horloge vivante dans le coq et des gardiens dans les deux jeunes chiens que nos ouvriers avaient rapportés de notre expédition du matin.

Lorenzo affirmait que jamais, quoi qu'il arrivât, les Coulais ne viendraient à récipiscence. Il se reprochait de n'avoir pas brûlé le repaire de ces bandits comme il en avait manifesté l'intention le matin. Monseigneur et moi étions d'un avis contraire, étant donné surtout la soumission apparente de nos deux prisonniers que nous avions eu tout le loisir d'observer dans la journée.

Lui, paraissait avoir de vingt-cinq à trente ans. De haute taille, robuste, il était vêtu d'une large ceinture d'écorce de maho¹ tressée qui retombait sur ses cuisses en court tablier. Son teint était pâle, légèrement bronzé; ses cheveux noirs, qu'il portait longs, étaient relevés de chaque côté du front par une lanière en peau de loutre, empanachée d'une longue rémige d'aigle à rendre jalouses nos élégantes. Sur ses deux bras, au-dessus du coude, figuraient également deux bracelets analogues, agrémentés de deux petits bouquets de plumes versicolores de cacatoès. Au-dessous des genoux, deux anneaux de fil de coton, artistement tissés sans aucune couture, lui enserraient les jambes. Son visage ovale, ses yeux noirs et son nez aquilin ne laissaient aucun doute sur son origine caraïbe.

Elle n'avait d'autre costume que sa grâce naturelle et d'autre parure que les deux tresses noires de ses longs cheveux

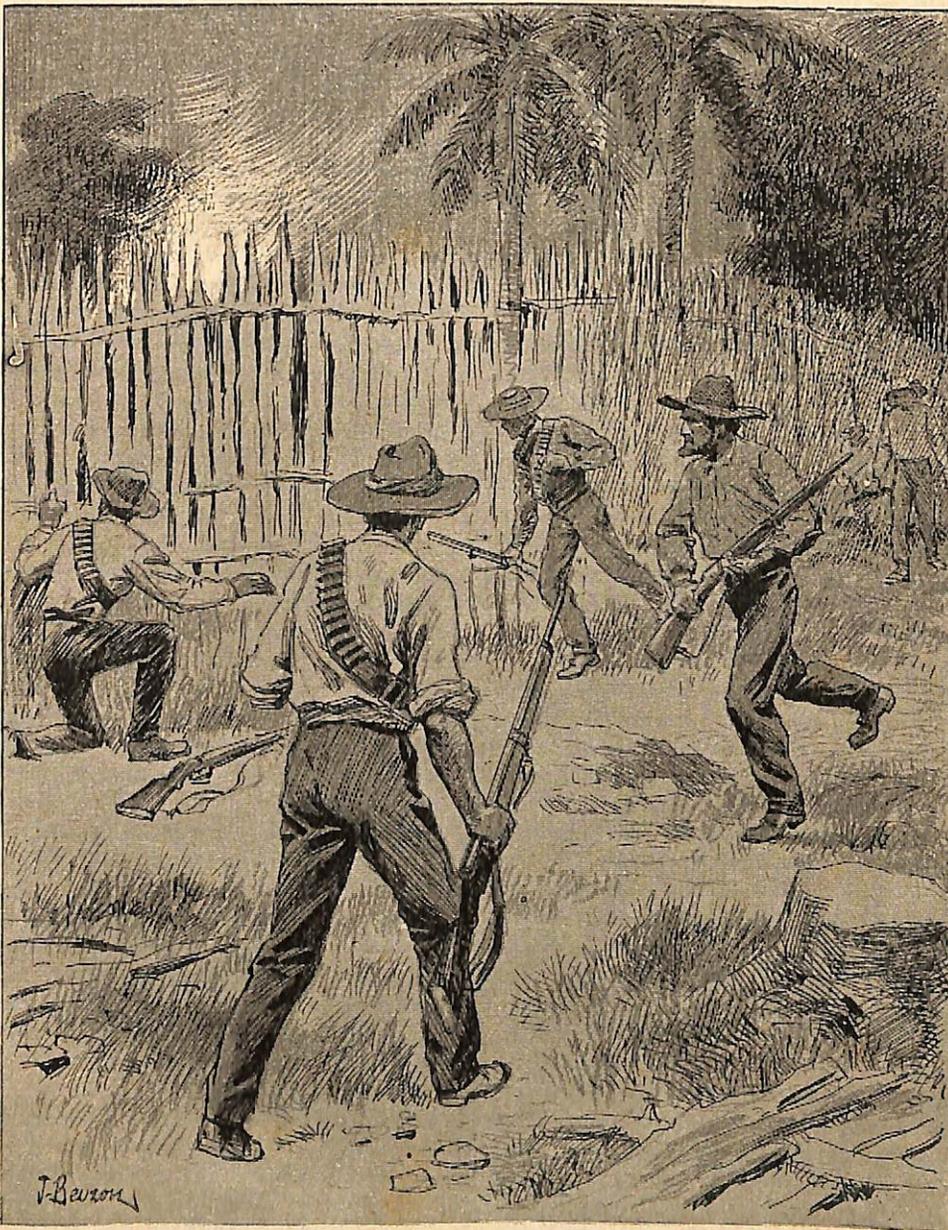
1. Arbres très divers. Lecythix, Hibiscus, etc., dont l'écorce se divise en feuilles.

qui s'enroulaient en collier autour de son cou. Lorenzo, qui avait des attentions pour elle, lui avait offert un magnifique calembé en madras de toutes couleurs, qui ne parut pas lui déplaire et qu'elle sut draper gracieusement sur ses épaules.

Nous leur fîmes boire du punch, pensant par ce moyen les faire parler et obtenir d'eux des renseignements sur la situation et le nombre de leurs villages. Nous apprîmes

tairement la civilisation, et leur racontai comment, par ses représentations diplomatiques, il avait arrêté mon exploration dans l'autre branche du Maroni, le Tapanahony.

« Il n'y aurait rien d'impossible, leur dis-je, que nous retrouvions un peu plus au Sud, mais dans la même direction, le chargé d'affaires de ces peuplades barbares qui s'accommodent si heureusement de leur vie primitive. »



PROSPECTION TRAGIQUE

Tout le monde est debout et chacun se glisse à son poste derrière la palissade. (P. 351, col 3.)

ainsi que leur *tamouchi* (grand chef) habitait à plusieurs jours de marche, vers les sources de la rivière Aloé, mais que bien d'autres villages existaient non loin de nous, dans les régions voisines. La tribu des Indiens Trios paraissait être la seule avec laquelle ils avaient des relations commerciales par voie d'échange et nous savions, que ces Indiens étaient aussi fermés à la civilisation que leurs voisins et amis les Coulais.

Je saisis cette occasion pour informer mes compagnons de mon entrevue de l'année précédente avec mon vieil ami l'« Evavad », cet Européen qui avait fui volon-

Il était plus que probable qu'avant de nous attaquer, les Indiens consulteraient leurs *cassiques*. D'ici là nous avions quelques jours devant nous que nous pourrions utiliser à tout hasard, en prenant certaines précautions, à préparer l'exploitation de notre gisement aurifère qui se trouvait seulement à une heure de marche de notre fort.

Vers deux heures du matin, alerte ! Un coup de feu nous réveille. C'est une de nos trappes qui est partie. Tout le monde est debout et chacun se glisse à son poste, derrière la palissade. Nous explorons du regard l'endroit où s'est produite la détona-

tion. Nous attendons en silence et, seuls, les bruits ordinaires de la forêt parviennent à nos oreilles attentives. Les trygonocéphales, sifflant en trémolo, s'appellent dans l'ombre; quelques brindilles sèches qui descendent du haut des arbres mêlent leur bruit particulier à la déhiscence de quelque fruit sauvage qui tombe et se meurtrit sur le sol. Quand la brise reprend haleine, le frisselis des feuilles et des palmes fait comme un gazouillement; au loin, les hurlements des singes rouges épouvantent les échos. Aucun de ces bruits ne décelait l'approche de nos ennemis. Sans doute quelque branche en tombant sur le fil de la trappe avait été la seule cause de notre émoi. Chacun regagna son hamac et la nuit s'acheva tranquille jusqu'au moment où la corne de Lorenzo sonna le réveil. Nos hommes, l'un après l'autre, vinrent boire leur boujaron d'eau-de-vie, que Monseigneur leur distribuait après avoir bu la plus large rasade.

Pendant ce temps, Lorenzo relevait les fusils des trappes et constatait qu'àuprès de celui qui était déchargé, se trouvait à terre des taches de sang. L'examen attentif de cette piste nous permit de relever des empreintes humaines qui auraient consacré la réputation d'un chef de service anthropométrique. Nous pûmes ainsi conclure que les Indiens étaient venus furtivement pendant la nuit pour tâcher de nous surprendre. Bien nous avait pris de nous fortifier comme nous l'avions fait.

Ce petit incident nous donna à penser qu'il valait mieux renforcer de suite nos retranchements au lieu de risquer de nous faire surprendre par une embuscade dans le talweg de notre chantier aurifère.

On débarrassa le terrain sur trois hectares environ. On fit des provisions de bois en vue d'un siège. On coupa et on brûla aux alentours tout ce qui put être consommé de façon à obtenir un champ de tir plus vaste en cas d'attaque.

« Dans trois ou quatre jours, dit Lorenzo, toute la tribu sera sur nous. »

Et il se mit à rire, de ce rire silencieux qui lui était particulier et qui ne promettait rien de bon aux Coulais. Nous explorâmes la rive opposée de la crique. Heureusement pour nous, c'était un marécage assez bas et, quoiqu'il n'y eût pas grand-chose à craindre de ce côté, nous résolûmes de débrousser aussi une partie de ce terrain, tout en y laissant les gros arbres. Sur le bord à pic de la rivière, une levée de terre avec quelques piquets suffirait pour nous protéger, l'autre rive étant en contre-bas.

Ainsi défendus, nous pouvions soutenir un véritable siège. Enhardis par nos premiers succès, l'idée obsédante de l'or, qui nous attirait, s'empara de notre esprit. Tous nous pensions à organiser notre premier chantier d'exploitation. Aussi l'accord fut parfait sur ce point. Pendant que cinq hommes resteraient à la garde du camp avec les prisonniers, sept autres, bien armés, bien approvisionnés, partiraient au travail. Un service de relève permettrait à chacun de se reposer à tour de rôle. Sans être inquiétés, pendant quatre jours, dans

un chantier improvisé avec quelques planches que nous avions apportées avec nous, nous réussîmes par un travail facile de bricolage, comme disent les mineurs, à produire plusieurs kilos d'or dont une énorme pépite de 385 grammes. Tous les matins et tous les soirs, les ouvriers allaient et revenaient par un chemin sensiblement différent des précédents, de façon à ne laisser aucune trace apparente de leur passage.



Le cinquième jour, qui était un dimanche, jour de repos, nous pesions cette production et nous constations avec joie que les frais de notre expédition étaient déjà couverts, environ douze mille francs. A compter de ce moment, selon la coutume établie dans les territoires contestés, la production serait partagée par moitié, l'une pour les bailleurs de fonds, l'autre pour les ouvriers. Personne ne parlait plus de quitter le fort et si les Indiens nous laissaient encore quelques jours de répit, on pourrait doubler et tripler cette petite fortune.

Cependant nous n'avions pas renoncé à notre projet de traiter avec les Coulais et nous les attendions avec d'autant plus d'impatience que nous avions préparé toutes choses à l'avance.

J'avais observé que la jeune Indienne Ayalé soignait avec une affectueuse prévenance son jeune compagnon. C'était entre eux de longs conciliabules à voix basse ou par signes, qui me révélèrent toute une idylle. Les jeunes gens s'aimaient et quoi de plus naturel dans leur infortune! De toutes façons nous pensions bien tirer profit de cette circonstance.

Nous avions décidé que Ayalé, en parlementaire, tenant une palme en signe de paix d'une main et des présents de l'autre, irait porter nos paroles de conciliation au chef de sa tribu. Quand Lorenzo lui eut fait comprendre notre dessein, par l'intermédiaire de son ami, elle en parut effrayée et refusa de se charger d'une mission aussi dangereuse. Lorenzo triomphait et riait de son rire sardonique.

A l'heure paisible de la sieste, deux de nos hommes furent saisis soudain de tranchées et de vomissements violents. Puis ce furent un troisième et un quatrième qui, à leur tour, souffrirent de cette étrange épidémie qui n'avait pourtant rien de commun avec la fièvre ordinaire. Nous pensâmes tout de suite à un empoisonnement et l'eau contenue dans les dames-jeannes fut examinée avec soin. Celle des hommes atteints avait une couleur légèrement laiteuse caractéristique. Celle des autres, qu'on avait puisée la veille dans la crique, était d'une pureté parfaite.

Je me rendis aussitôt au bord de la rivière et plus de doute ne subsista: elle était empoisonnée. De-ci, de-là, les poissons morts faisaient des taches blanches sur les eaux. Tous les contrepoisons à notre disposition furent administrés aux malades: lait, huile, café, cependant que, sur les indications de Lorenzo, deux mineurs valides creusaient un puits. En effet, il ne fallait

plus songer à boire l'eau de la crique, non seulement à cause du poison que nos ennemis y avaient versé, mais encore de la putréfaction qui allait la souiller.

Notre puits était à peine commencé que, de toutes parts, un vacarme effrayant éclata. Des centaines de Coulais hurlaient en cadence au son des tambourins. Cette attaque subite ne nous surprit pas comme le pensaient nos adversaires. Si quatre de nos hommes manquaient à leur poste de combat, les soins que nous leur avions déjà prodigués leur avaient procuré un appréciable soulagement. Quant à nous, nous n'avions pas souffert, notre filtre étant approvisionné pour deux jours.

Au vacarme de cette déclaration de guerre succéda un grand silence. Pas un Indien ne s'était encore montré à découvert. Retranchés derrière notre palissade, nous attendions avec calme leur attaque. Nous ne devions tirer qu'à coup sûr pour ménager nos munitions. C'était un véritable siège qui commençait. Ce silence relatif dura cinq longues minutes pendant lesquelles quelques flèches vinrent se piquer, au pied de notre rempart, comme pour en mesurer la distance.

N'entendant rien qui leur répondit, les assaillants hurlèrent encore une fois à la mort et s'élançèrent à l'assaut du fort. Nos feux de salve en couchèrent quelques-uns sur le sol. Les autres se débandèrent pour s'abriter derrière les troncs d'arbre de l'abatis, cependant que les plus courageux enlevaient leurs blessés et se retiraient en nous décochant leurs flèches enduites de *curare*. Ce poison stupéfiant, mêlé au sang, paralyse immédiatement tous les mouvements de la victime qui en est atteinte. La plus petite blessure occasionne ainsi sûrement la mort par asphyxie. Le secret de la fabrication du *curare* est jalousement gardé par certains adeptes indiens qui en transmettent la tradition.

(A suivre.)  GEORGES BROUSSEAU.

LES MERVEILLES DE L'ART ET DE LA
Visions d'Orient NATURE

 M. Gervais Courtellemont, un voyageur érudit doublé d'un artiste de talent, dont les lecteurs du *Journal des Voyages* ont admiré souvent de pittoresques photographies, a inauguré voici déjà deux mois une nouvelle série de projections de ses merveilleuses photographies en couleurs dans sa coquette « Salle Montmartre », 167, rue Montmartre, où l'on peut vivre d'intenses sensations d'art en contemplant les lumineux paysages de l'Orient et des pays du soleil.

De son fauteuil, le spectateur voit défiler les splendeurs de l'Orient féérique. Stamboul, la Corne d'Or et le Bosphore, l'Égypte et son passé fabuleux, les Pyramides et le Sphinx, le Nil et les Temples, les tombeaux où dorment les momies photographiés à quarante mètres sous terre, Jérusalem et Bethléem, l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade..., les riantes oasis de l'Algérie, Carthage et les souks de Tunis...

« Visions d'Orient », tableaux enchanteurs, évocations des merveilles de l'art et de la nature, tel est le spectacle unique qu'offre tous les après-midi et tous les soirs la « Salle Montmartre ».

Les Dévoilées du Caucase

EN MINGRÉLIE



Chez les Géorgiens les croyances religieuses se mêlent à la superstition et donnent lieu ainsi à un mysticisme mi-païen, mi-catholique. D'étranges remèdes sont employés pendant les maladies ; beaucoup ressemblent à ceux en lesquels a foi le peuple breton.

Une invocation spéciale existe pour les maladies de cœur. Elle se complique du « vœu » de coudre un étui multicolore en cas de guérison. Un œuf combat les douleurs d'estomac. Mais pour avoir une vertu active, il a dû subir une préparation spéciale. Le blanc a été enlevé ; au jaune on a mêlé un poids égal d'alun. La coquille refermée avec un peu de farine, l'œuf est mis à cuire dans un four. C'est à ce moment que le malade le mange pour guérir instantanément... quelquefois. La consommation du fiel d'un poisson dissipe toute indigestion que ce même poisson a causée.

La cure est plus compliquée lorsqu'il s'agit de la petite vérole. Tout autour de la chambre du malade on tend des étoffes rouges ou voyantes ; on danse, on joue de la musique, on chante. De temps en temps on s'arrête pour faire des genuflexions près du lit du patient. A ce dernier on fait boire du lait d'une femme dont l'enfant n'a pas trois mois.

Un malade ne doit jamais boire de vin ni être approché par quelqu'un qui vient de se désaltérer au moyen de cette boisson. Lorsqu'on entre en convalescence, la première coupe de cheveux doit être faite par la garde-malade.

Les fêtes religieuses sont précédées par des jeûnes de quarante jours. On ne mange pendant tout ce temps que des haricots, des betteraves. On mange sur la table, sans assiettes et sans fourchettes, avec ses doigts. La fille ou la bru apporte la marmite, la première cuillerée est donnée aux chiens. On fait le signe de la croix et on commence à manger sa part, mise à même la table.

Les coutumes mortuaires sont également fort curieuses. Les femmes et les enfants sont éloignés d'un agonisant, près duquel ne reste que son meilleur ami qui doit lui fermer les yeux.

La mort a fait son œuvre... Tout le monde rentre dans la chambre, s'arrache les cheveux, crie. On adresse au défunt des reproches à cause de son départ dans l'autre monde. Les formules de lamentations changent avec la qualité du mort. Pour une femme, pour un homme, pour une mère, pour une sœur, il y a un cri différent. Le corps, lavé et habillé, est placé dans un cercueil. On interroge le mort. Une femme répond qu'il se « lèvera tout à l'heure ». Les enfants lui répliquent qu'il ne reviendra jamais plus.

Une cloche sonne, annonçant l'arrivée du prêtre ; on entonne, dès son entrée le Zai funèbre, puis... on se met à table.

Quand vient la nuit, cierges en mains, on porte le cercueil à l'église puis au cimetière. Une veuve doit rester à jeun... Les morts sont ensevelis les bras croisés, car on croit qu'à la suite d'un sacrifice offert à sa mémoire, ses bras se replaceront le long de son corps. Une veuve fait toujours égorger dans ce but un mouton, huit jours après l'enterrement de son mari.

Il faut remarquer que les sacrifices jouent un grand rôle dans la vie des Géorgiens. Au mois de mai, à Pâques et aux fêtes populaires on fait une hécatombe sacrée d'animaux, principalement pour la protection des chevaux. Un tronc d'arbre creusé est rempli de vin et placé devant la demeure du chef de famille qui y jette, un cierge à la main, des petits pains représentant ses juments et ses chevaux. Il appelle ensuite la bénédiction du ciel sur son bétail. Au sacrifice qui suit assistent seuls les hommes et le prêtre. Celui-ci égorge la bête offerte en holocauste. On prie, on brûle l'encens, de la graisse de la bête. Les parties inférieures de l'animal sont réservées aux femmes.

Malgré leur piété, les Géorgiens font un fréquent appel à la *Maklutké* (sorcière). Celle-ci vient par exemple pour un malade. Elle jette sur une table 42 gobelets et d'après leur disposition indique la cause secrète de la maladie.

La situation d'une veuve en deuil mérite d'être relatée. Cette femme, pendant quarante jours, ne mange que du millet bouilli. Sa seule boisson consiste en jus de haricots sans sel. Pendant ce temps, le prêtre vient lui rendre visite plusieurs fois et lui dit de manger. La pauvre femme, respectueuse de la tradition, met un peu de viande dans sa bouche, mais ne l'avale pas. Sa demeure est lugubre. Les murs sont tendus d'étoffes noires. Sur le lit de paille, deux draps noirs. Pour vêtement, une robe marron. Aux enterrements une femme porte la ceinture de son mari défunt.

Quelques semaines après, trois ou quatre, un nouveau banquet a lieu auquel assistent ceux qui n'ont pu être présents à l'enterrement. Ce jour-là, pour la première fois depuis les obsèques une veuve a le droit de manger de la viande. Au bout de deux mois elle troque sa robe marron contre une robe noire. A la date anniversaire prend fin le deuil de la famille. Un banquet a lieu. Un mannequin représentant le défunt est assis à table. Le deuil de la veuve n'est pas pour cela interrompu car il dure trois ou quatre ans.

Nous devons tous ces curieux renseignements à Mme la Duchesse de Rohan qui vient de publier un nouveau livre sur son récent voyage en Orient et qui, sous le titre *Les Dévoilées du Caucase*, s'est occupée des mœurs étranges des habitants de ce pays, et dont nous avons, d'après elle, donné un aperçu.

RENÉ BOISMONT.

A propos de la Sublime Porte Les Incendies de Stamboul

Le 7 février dernier un incendie accidentel, dû à la négligence de gardiens frileux, mettait Constantinople sens dessus dessous. On criait dans les rues que le feu était à Bab-Ali-Capore et dévorait la Sublime Porte ! La nouvelle se répandait, considérablement grossie, dans toute l'Europe, déchaînant une grosse émotion.

En réalité le feu n'a dévoré que le centre des bâtiments occupé par le ministère de l'Intérieur et le Conseil d'Etat. La Sublime Porte, disons-le tout de suite, n'a qu'une valeur artistique très relative. Les différents corps de bâtiments construits sans unité, à différentes époques, n'ont même pas cette patine que donne le temps aux vieilles pierres. Rien d'essentiel n'ayant été brûlé, le récent incendie aurait dû se réduire à un banal fait divers, mais il n'en va pas de même en Orient où la moindre baraque en flammes fournit tout de suite un prétexte de légendes.

Les incendies criminels étaient autrefois si nombreux qu'il se trouve toujours quelqu'un encore aujourd'hui pour voir la malveillance là où le hasard seul est coupable.

A l'époque byzantine, il était en effet courant de mettre le feu aux quatre coins de la ville pour protester contre un abus, appuyer une pétition, ou marquer simplement son mécontentement. Le peuple payait parfois cher sa violence, quand le feu, se retournant contre lui, dévorait des quartiers entiers.

A l'époque des sultans, cette mode conserva sa faveur. Au début du XIX^e siècle, un voyageur français n'écrivait-il pas :

« L'incendie avertit le gouvernement des mécontentements du peuple de Constantinople. Les janissaires en usent, depuis quelque temps, de la manière la plus fréquente et la plus déplorable. »

Aujourd'hui les différents partis politiques voient facilement dans des incendies, assez fréquents il faut le constater, la main de leurs ennemis.

Depuis l'avènement du nouveau régime, le feu s'est manifesté plusieurs fois dans de terribles circonstances.

En juillet 1908, la Constitution venait à peine d'être proclamée, qu'un quartier de Stamboul devenait la proie des flammes.

Peu de temps après, une caserne brûlait à Péra, puis le faubourg de Couroutchesmé sur la rive de Bosphore.

Le début de l'année 1910 fut marqué par l'incendie du palais de Tchéragan où se réunissait le Parlement. On juge quel aliment offrait aux rancœurs le récent sinistre de la Porte. Mais cette fois les causes accidentelles de l'incendie sont bien établies.

Les Turcs doivent mettre un frein à leur imagination.

Cyrille VALDI.



UNE CÉLÉBRITÉ DU YORKSHIRE

La Ferme aux sept sœurs

Un petit fermier du Yorkshire fut pris, il y a quelque dix ans, du désir de faire une rapide fortune. Un sien cousin, parti jeune en Australie, s'était enrichi par la découverte d'un filon d'or, et M. Leitner se demanda un beau matin :

« Pourquoi pas moi ? »

Il était d'autant plus pressé d'amasser un



embrassa son monde, et fila pour les Antipodes !

Qu'est-il devenu, depuis dix ans qu'il n'a pas donné signe de vie ? Attend-il, pour envoyer de ses nouvelles, que le dieu des chercheurs d'or l'ait enfin favorisé ? Ses enfants et sa femme n'en savent pas plus long que vous et moi.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir ce que devient la famille qui perdait ainsi son chef.

L'aînée de la famille avait douze ans, lorsque le père disparut et c'est dire approximativement l'âge des sept enfants qui la suivaient. Courageusement, la mère prit en main la direction de la petite ferme. Mais, six ans plus tard, la maladie la terrassait, et c'était la fille aînée, miss Betsy, qui prenait sa place.

Le transport des pommes de terre.

Par bonheur, cette jeune fille de dix-huit ans était une maîtresse femme, et elle releva en peu de temps la situation, gravement compromise par la désertion du père et la santé de la mère. Plusieurs de ses sœurs étaient maintenant d'âge à la seconder et, moins de deux ans plus tard, le rendement de la ferme avait déjà doublé ! La pauvre mère, clouée au lit par la paralysie, pouvait désormais se rassurer sur l'avenir de ses enfants !

Actuellement, les sept sœurs travaillent toutes



Le déchargement de la récolte de betteraves.

magot respectable que sa famille s'était rapidement accrue : huit enfants, dont un seul garçon, se groupaient autour de la table de la ferme aux heures des maigres repas.

Et il se décida soudain : il partirait vers les champs aurifères d'Australie pour y tenter la chance ! Il vendit une vache, acheta un billet de passage,



Les travaux de labour.



LA FERME AUX SEPT SŒURS

Tandis que les sept sœurs travaillent à l'exploitation de la ferme, leur frère s'occupe de la vente des bestiaux et des denrées.

activement à l'exploitation de la ferme.

C'est un spectacle unique que de voir les sept sœurs conduire simultanément leurs sept charrues, brouetter leurs pommes de terre, ou décharger des carrioles la récolte de betteraves. Le spectacle est d'autant plus gracieux qu'elles sont habillées toujours de la même façon, comme si elles appartenaient à un pensionnat ! N'allez pas croire qu'elles soient de modestes petites paysannes ! La ferme possède un piano, sur lequel les sept jolies fermières savent tapoter fort agréablement. Elles ne sont pas moins habiles à pincer du banjo (sorte de guitare), et elles varient leurs récréations en chassant de compagnie les perdreaux qui s'aventurent sur leurs terres.

CHRISTIAN BOREL.



LE DIMANCHE DES RAMEAUX DANS LES ABRUZZES

Une fois l'an, à cette époque, les gamins sont autorisés à pénétrer dans le temple, armés des instruments les plus divers ; à un moment donné le sacristain allume un grand cierge, alors commence le charivari le plus épouvantable ; mais quand le cierge est consumé, toute la bande est poursuivie à coups de trique hors du temple.

La Semaine Sainte au Pays du Soleil

Le
Dimanche des Rameaux
dans les Abruzzes

Le soleil d'Italie met de la lumière et de la joie sur toutes les fêtes traditionnelles, qui s'imprègnent ailleurs de la grise mélancolie du climat. Nous avons décrit récemment la Noël de Naples, qui est presque une gaie mascarade, tandis que cette fête, chez nous et dans l'Europe septentrionale, n'apparaît que parmi les fleurs de neige et des tentures de frimas.

De même, alors que les fêtes des Rameaux et de Pâques ne s'illuminent chez nous que des premiers et tièdes rayons du printemps, en Italie le renouveau éclate en réjouissances tumultueuses et en allégresses ardentes.

C'est ce que l'on voit bien par les pittoresques coutumes du dimanche des Rameaux dans les Abruzzes. Ce jour-là, les églises de France voient se dérouler une scène symbolique empreinte de tristesse. Le prêtre officiant, qui représente le Christ, est conduit à la porte de l'église. On le met dehors, à proprement parler. Là, sur le parvis extérieur, il module sur un ton triste des paroles que l'on suppose adressées par Jésus au peuple de Jérusalem. Enfin, et toujours avec une tristesse apparente, il chante des proses qui signifient l'entrée triomphale du Christ dans la ville sainte. Et tout cela est pesant, comme un ciel septentrional.

Le dimanche des Rameaux, le lundi et le mardi qui suivent, on assiste, dans les églises des Abruzzes, à des scènes où la jeunesse et la gaieté tiennent les premiers rôles. C'est la cérémonie de la *Purification du Temple*.

Elle rappelle cet épisode de la vie de Jésus, où le Messie chassa les vendeurs du temple de Jérusalem. Il était venu y prier; il le trouva rempli de marchands qui offraient des pigeons pour des sacrifices et des amulettes de tous genres.

Armé du bâton sur lequel il s'appuyait, il renversa les éventaires de ces marchands et, clamant son indignation contre cette gent cupide, il chassa hors du temple toute la bande servile des vendeurs.

Dans les Abruzzes, les vendeurs sont représentés par des figures plus sympathiques. Ce sont de joyeux gamins, que l'on autorise à pénétrer dans le temple, armés des instruments les plus divers et les plus inattendus.

Les enfants, dont les parents possèdent quelque aisance, ont le petit violon, dont tout Italien digne de ce nom sait jouer en naissant.

D'autres arrivent, munis de trompettes au large pavillon; d'autres brandissent des cymbales; d'autres ont des flûtes criardes ou des sifflets aigus. On en voit aussi qui sont armés d'un instrument spécial. Il se compose de trois bobines de bois plantées au bout de baguettes. Ces baguettes sont fixées, en quelque sorte, entre deux rails de bois. La baguette et la bobine du milieu sont immobilisées; les baguettes de droite et de gauche pivotent autour d'un petit axe, fixé dans les rails. Le gamin tient dans ses mains les baguettes extérieures, il les écarte et il les rapproche tour à tour; et, ainsi, il fait retentir, contre la bobine médiane, les deux bobines des côtés. En résumé, ce sont des castagnettes compliquées.

Les garçonnets trop pauvres pour posséder

quelque instrument que ce soit s'arment de deux bâtons, dont l'un tient lieu d'archet et l'autre de violon. Et ils les frappent l'un contre l'autre. Cela fait du bruit, et le but est atteint.

A un moment déterminé, le sacristain allume un grand cierge, et l'orchestre de gamins espiègles peut commencer son charivari. Évidemment, il n'est pas question d'air ni de mesure. C'est du vacarme, tout simplement. Les violons esquissent bien une petite mélodie, mais les cymbales surgissent comme si elles étaient brandies par des sourds, pour un auditoire de sourds ou pour réveiller des morts. Les trompettes font fureur comme pour appeler les trépassés dans la vallée de Josaphat, les castagnettes à bobines croassent comme des milliers de grenouilles un soir d'été, et même les bâtons font tapage, tant les instrumentistes y apportent d'entrain et y mettent d'impétuosité.

Tant que brûle le cierge, c'est un tapage invraisemblable, et pourtant réel. L'assistance, et surtout le curé, se bouchent les oreilles, sou-

rient quelquefois, mais, à d'autres moments, tournent vers le cierge qui se consume des regards pleins d'espérance.

Peu à peu, sa longueur diminue, sa tête de flamme s'incline sur son tronc de cire, le petit panache de feu descend, descend encore, il touche au pied blanc du cierge, et il reste une seconde debout après la ruine et l'évanouissement de toute la cire, œuvre des vierges abeilles. Alors, chef d'orchestre à rebours, le sacristain brandit son bâton pour commander immédiatement le silence.

Les gamins s'enfuient à travers l'église et le bedeau doit les poursuivre, de coin en coin, pour les chasser hors du temple.

Quand il a réussi à les pousser dehors, il s'arrête sur le seuil, mais là, l'orchestre implacable recommence de plus belle et nargue le sacristain qui menace en vain de son bâton. Il ferme les portes du temple, et l'office commence, tranquillement, avec des illuminations de soleil.

LÉON CHARPENTIER.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique.

par Louis BOUSSENARD

CHAPITRE I (Suite.)

L'INCONNU, le Dab, qu'on salue du nom de Roi du Bagne, est renfermé dans son carbet, élevé à la hâte par ses hommes, et avec lui confèrent ceux qu'il a investis de sa confiance particulière.

Assis devant une table improvisée et couverte de papiers, il est toujours le même, celui qui à Nameless dirigeait l'enlèvement de Madiana, le beau garçon au nez busqué et aux mains distinguées, presque élégamment vêtu d'un costume colonial.

Seulement sa face est pâle, ses traits sont contractés et, malgré l'empire qu'il conserve sur lui-même, ses lèvres se serrent en un rictus d'angoisse et de colère.

Sur ce visage, qui pourrait être beau, semble s'être posé un masque, le masque de la haine et du crime.

Il s'adresse à l'Endurci, son fidèle, qui, droit devant lui, dans l'attitude d'un soldat devant son chef, attend ses ordres : « Le départ pour demain à six heures du matin, dit-il.

— Mais, Dab, y penses-tu? Nos hommes seront ivres comme des bourriques et il sera impossible de les arracher d'ici. »

Le Dab lance à l'Endurci un regard féroce.

« Ne t'avise pas de discuter avec moi; je veux ce que je veux.

— Soit! mais en tous cas, je ne réponds de rien.

— Qui te dit que j'aie besoin de toi? Je suis là et cela suffit.

— N'empêche, gronde l'Endurci, qu'il eût mieux valu suivre mon avis et partir ce soir, alors que les fagots n'étaient pas encore pris de cet accès de folie.

— Il est bon qu'ils soient fous pour l'œuvre que je prépare.

— A ton aise! tu es le chef!

— Et je le resterai, de par le diable!»

Puis il reprend d'un ton plus doux :

« Triple imbécile, tu ne comprends donc rien ?

— Que veux-tu dire?

— Que si j'ai consenti à cette halte à l'île Nasson, à l'entrée de cette forêt immense dans laquelle nous aurons à nous frayer notre route pour parvenir au but que j'ai fixé d'avance, c'est que j'attends... quelque chose...

— Ah bah! et quoi donc?

— Tu le sauras bientôt... sache bien que je ne suis pas homme à risquer une entreprise aussi périlleuse que celle-ci sans m'être assuré toutes les chances de succès.

— Oh! pour ça, on te connaît! L'homme qui nous a tirés du camp des Incorrigibles est un malin... et tu n'as pas volé ton titre de Roi du Bagne... il n'y a qu'un homme au monde qui puisse lutter contre toi... »

Le dab éclate de rire :

« Et cet homme, quel est-il?

— Tu le sais aussi bien que moi... c'est ou plutôt c'était... »

Il semble hésiter à prononcer un nom. « Eh! va donc, s'écrie le Dab, en as-tu donc si grand'peur... »

— Peur! pas précisément... je me suis battu avec des hommes, avec des bigorneaux, avec des bêtes féroces... mais celui-là!... eh bien, oui, je l'avoue, c'est bête à dire... mais il me semble qu'il y a en lui quelque chose... comment dirais-je? de pas ordinaire, de fantastique, de surnaturel...

— Ha! Ha! rit encore le dab. Tu en es encore aux contes de fées; bref, ce personnage, tu l'appelles? »

L'Endurci réprima un frisson et dit d'une voix à peine perceptible :

« Bras-de-Fer! heureusement qu'il... est mort!... »

— Alors pourquoi en as-tu peur ?
— Parce que qu'avec ce diable d'homme on n'est jamais sûr de rien. »

Cette fois, le Dab s'esclaffe franchement, bruyamment :

« Eh bien ! vieux poteau, tu ne savais pas si bien dire... »

— Hein ? Quoi ?

— Bras-de-Fer n'est pas mort !

— Allons donc ! j'ai mêlé moi-même l'essence de baradinier à la boisson qu'on lui portait ; je l'ai vu partir pour l'hôpital, raide, livide, déjà cadavre... »

— Eh bien ! puisque c'est un homme surnaturel, je te dis, moi, qu'il a été tiré de là.

— Un miracle ! le baradinier ne pardonne pas.

— Un miracle, comme tu dis... bref, ton monsieur Bras-de-Fer a échappé à la mort... j'ai mes renseignements... et au moment où nous quitions Saint-Laurent, il était déjà sur pied, jurant ses grands dieux qu'il nous rattraperait et qu'il nous ferait expier nos crimes. Ha ! Ha ! que dis-tu de cela ? »

L'Endurci a pris un air sérieux. La nouvelle ne paraît nullement le réjouir :

« Eh bien, mon petit, dit-il familièrement, je te conseille de bien te tenir... cet homme-là n'est pas fait du même bois que les autres... j'aimerais mieux me battre avec le diable que contre lui. »

— Alors, reprend le Dab, qui depuis un instant semble tendre l'oreille comme s'il attendait un signal, tu n'aurais pas plaisir à le revoir... »

— Encore une fois, j'aimerais mieux rencontrer vingt artoupsans (argousins) ! »

A ce moment, dans la nuit, dominant les clameurs des forçats ivres, une détonation retentit du côté du fleuve...

Le Dab penche la tête et écoute.

Il compte :

« Un, deux, trois ! »

Ici un intervalle.

Puis encore :

« Un, deux, trois ! »

Le Roi du Bagne jette un cri de triomphe.

« Ça, reprend le Dab, c'est un signal qui m'annonce qu'un ordre par moi donné a été exécuté ; qu'une mission que j'avais confiée à Mal-Crépi, et à trois fidèles, restés là-bas, a été exécutée. »

— C'est donc cela, que j'étais tout étonné de ne pas voir les trois copains, Camouffle, La Griffaille et Simonnet.

— Je les avais lancés là-bas, après avoir fait écrire à Simonnet une lettre...

— Ah oui... celui-là, c'est le plumitif, l'ancien faussaire.

— Dont le talent, exploité par moi, nous livrera le père de Madiana...

— Mais leur mission ?

— Celle de s'emparer à tout prix de Bras-de-Fer, de ton étonnant, de ton surnaturel Bras-de-Fer, et de me l'amener pieds et poings liés...

— Et ils ont réussi ? fait l'Endurci d'un ton d'incrédulité.

— Signal convenu... trois coups de feu en cas d'insuccès... six en cas de réussite... tu as entendu ?

— Oui.

— Et compté ?

— Six coups !

— Donc Bras-de-Fer est en leur pouvoir... et je te jure bien, l'Endurci, que cette fois il ne m'échappera pas... non plus que ne m'échappera l'autre, le mineur Fantôme, dont un autre signal m'annoncera l'arrivée... »

Ses yeux brillent comme des tisons d'enfer.

C'est toute sa haine qui brûle et s'exhale.

L'Endurci a saisi une torche et les deux hommes se sont élancés dehors.

Au pas de course, ils franchissent la longue allée d'ébéniers qui conduit au dégrad.

On entend le bruit des pagayes et dans l'ombre on aperçoit la silhouette d'une pirogue montée par quatre hommes.

Malgré sa force, le Roi du Bagne a peine à rester calme.

Il s'élance le premier sur le dégrad et de là il interpelle les pagayeurs :

« Ho ! de la pirogue ! Vos noms ? »

Et une voix gutturale lui répond :

« Le poteau Mal-Crépi ! »

— Bravo, et les autres ?

— Camouffle, La Griffaille. Il en manque un, Simonnet, qui s'est bêtement noyé en face de Saint-Laurent »

C'étaient trois forçats, trois immondes personnages, graciés de la peine de mort, encourue par eux pour des crimes atroces et que le Dab a soigneusement choisis pour l'exécution de ses volontés.

« Tant pis pour Simonnet, crie le Dab. Mais Bras-de-Fer, vous avez réussi ? »

— A merveille ! Nous le tenons, Dab.

— Il ne peut vous échapper ?

— Il est lié, bâillonné et tout mouvement lui est impossible.

— Ah ! le Roi du Bagne vous doit une royale récompense... Accostez ! »

La pirogue, habilement dirigée, se range le long du dégrad.

Un des forçats saute sur le sol, puis enroule rapidement le câble autour d'un poteau.

Les deux autres se dressent, puis enlèvent à bout de bras une sorte de panier, fait de fibres flexibles dont regorgent les rives du Maroni.

C'est comme un panier de la longueur d'un homme, une claie dans laquelle un corps est enroulé et que maintiennent des cordes solides.

Impatient, le Dab s'empare de l'une de ses extrémités et le hale sur le dégrad.

L'Endurci lui prête la main.

Le panier ne monte que jusqu'aux épaules et, à la lueur de la torche, on voit une tête humaine, serrée d'un bâillon qui monte de la bouche au-dessus des yeux.

Et, dans un paroxysme de fureur, le Roi du Bagne assène un coup de poing sur ce front pâle.

Un grondement sourd lui répond, suprême protestation du malheureux qui se sent perdu.

« Ho ! Ha ! tu as peur maintenant, Bras-de-Fer ! s'écrie le Dab. Car tu sais que de

moi tu n'as point de pitié à attendre ! Allons, vous autres, enlevez-moi ça... et en route !... »

Les forçats s'empressent : ils sont impatients, eux aussi, de toucher la récompense promise.

La torche s'est éteinte : ils marchent à la lueur livide de la nuit, portant le long colis dans lequel leur victime est enfermée, si étroitement que les membres y doivent être abominablement comprimés.

Le Roi du Bagne marche en avant, les encourageant de la voix et du geste, tant il lui tarde de narguer son adversaire, avant de le tuer.

Car il se souvient que déjà à Nameless, alors qu'il croyait toucher au but de ses efforts, l'homme qui est là a arraché de ses mains la belle Madiana, cet otage qui devait être payé d'une rançon énorme.

Ah ! il lui fera expier cette intervention et surtout il vengera l'humiliation de sa défaite !

On touche au carbet. Il entr'ouvre les nattes qui en ferment l'ouverture.

« Entrez ! et jetez-moi sur cette planche ce vil fardeau. »

Les forçats lui obéissent. Le long colis est étendu sur une table basse. L'exaltation du Dab est telle qu'il ne peut se contenir plus longtemps. Il veut contempler face à face son ennemi vaincu. En même temps, il parle :

« Ah ! tu m'as bravé ! tu m'as insulté ! A mon tour, je te tiens et dans quelques jours, je tiendrai aussi en mon pouvoir le père de Madiana, le mineur Fantôme ! et malgré toi, malgré tous, je serai le roi de l'or ! »

D'une main brutale, il arrache les fibres qui l'enserrent, puis de ses mains crispées, il enlève les linges qui l'étouffent, qui cachent la bouche et la moitié de son visage.

« Te voilà donc, Bras-de-Fer ! » hurle-t-il.

Mais une voix aiguë, narquoise lui répond :

« Coucou ! Ah ! le voilà ! »

Il se précipite sur la lampe, l'approche de la face de l'homme et s'écrie avec un accent indescriptible de rage et de déconvenue :

« Ce n'est pas lui ! »

L'homme que les forçats ont enlevé, emporté à travers tous les périls de la route, ce n'est pas Bras-de-Fer.

C'est Moustique !

Et le Roi du Bagne le reconnaît, car c'est lui qui l'a dénoncé au commandant du pénitencier, c'est l'ancien serviteur de Jack, le tavernier de Nameless.

Moustique, à demi dressé dans la gaine qui l'étreint, lui crie d'une voix railleuse :

« Imbécile ! Est-ce qu'on prend Bras-de-Fer ? »

— Ah ! ce que je vais te tuer ! » hurle le bandit, qui tire un revolver de sa ceinture.

A ce moment, retentissent d'épouvantables détonations, mêlées de vociférations.

Un homme se précipite dans le carbet.

« Dab ! crie-t-il, les fagots, affolés par

l'ivresse, se massacrent. Venez ! venez ! »
Les cris redoublent : on dirait les rugissements d'une ménagerie dont les fauves se sont échappés.

Mal-Crépi et l'Endurci entraînent le Dab par le bras ; tous s'élancent dehors.

CHAPITRE II

Un grand chef qui n'en mène pas large. — Pas de rancune. — Les mauvais jours sont passés. — Ira-t-on à Cayenne ? — Moustique pour Bras-de-Fer. — Enterrement. — Pleine eau. — Histoire d'un faussaire. — Prêtre et fils de forçat. — La voix d'en haut. — Le baiser de la religieuse. — A Dieu vat !

Que s'était-il donc passé et comment ce brave Moustique se trouvait-il au pouvoir du Roi du Bagne ?

Sauvé par Madiana, Bras-de-Fer n'avait cependant pu immédiatement quitter l'hôpital. Son organisme, si robuste qu'il fût, avait été profondément atteint par les ravages du poison et quelques jours de repos lui étaient nécessaires.

Les soins ne lui avaient pas manqué : il était resté à l'hôpital et Madiana ne quittait pas son chevet.

Le matin même qui avait suivi l'évasion des forçats, le commandant du pénitencier était venu lui rendre visite et lui avait présenté toutes ses excuses pour l'abominable malentendu dont il avait été victime.

« Bien que les conséquences de mon erreur aient failli tourner au tragique, disait-il d'une voix pitteuse qui contrastait singulièrement avec sa raideur ordinaire, je réclame toute votre indulgence... je sais en quelle estime vous tient le ministre et, dans les circonstances pénibles où je me trouve, ma situation, mon avenir sont entre vos mains.

— Rassurez-vous, monsieur, lui avait répondu Bras-de-Fer. Je ne connais ni les mauvaises rancunes ni les basses vengeances ; le misérable qui vous a trompé est un bandit d'une telle envergure que bien d'autres se seraient laissés prendre à ce piège.

— Il a fallu véritablement que des témoins autorisés me dénonçassent l'épouvantable supercherie pour que mes yeux se soient entr'ouverts ; cet homme n'avait-il pas remis entre mes mains toutes les pièces officielles ?

— Qu'il m'avait volées... oui, oui, je comprends ! Ce portefeuille est entre vos mains ?

— Le voici, » dit le commandant en lui remettant.

Bras-de-Fer le prend, l'ouvre et feuillette fiévreusement des papiers qu'il contient.

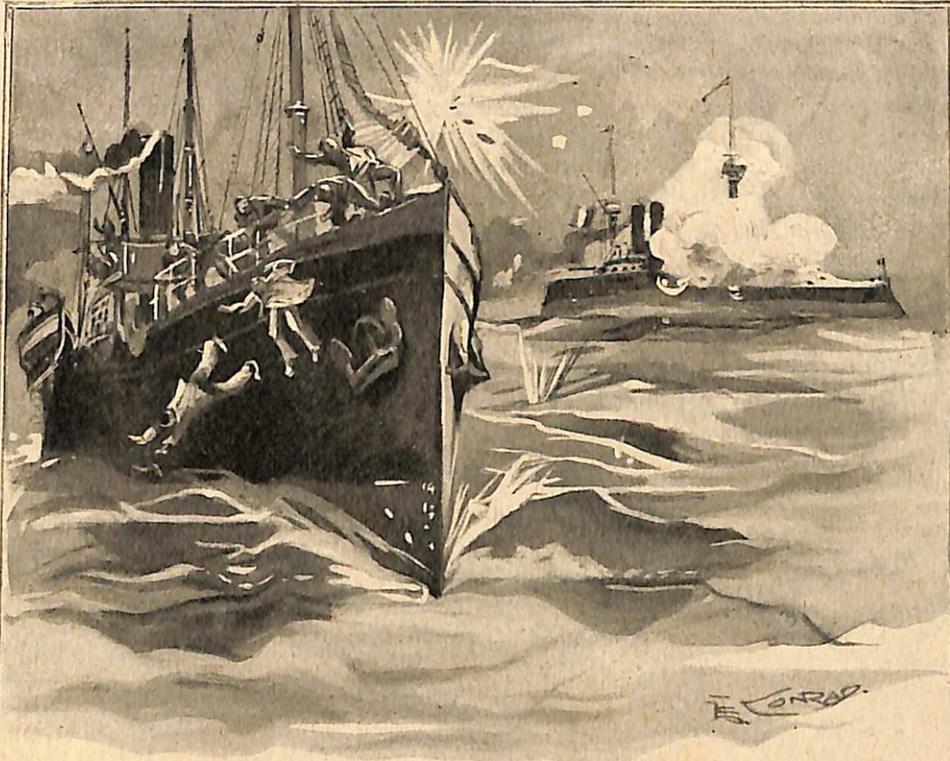
Un cri de désappointement lui échappe. « Quelque pièce vous manque-t-elle ? demande le commandant.

— Une pièce officielle, non, fait Bras-de-Fer en souriant tristement, mais... un papier auquel je tenais plus qu'à ma vie. »

Son regard rencontre celui de Madiana : elle le comprend et sourit.

Il s'agit de la chanson de Nameless, dont, au premier jour de leur rencontre, il lui avait demandé une copie et qu'elle lui avait remise, écrite de sa propre main... de cette chanson qui était venue le reconforter dans sa prison...

Ils se sont compris : il n'insiste pas, mais s'adressant au commandant :



BRAS-DE-FER

Deux cents fugitifs surpris par un navire de l'État avaient été coulés à coups de canon. (P. 358, col. 2.)

« Etes-vous enfin maître de la révolte ? lui demande-t-il.

— Absolument... nos braves marsouins ont eu bientôt fait de les mettre à la raison.

— Et des fugitifs, avez-vous quelques nouvelles ?

— Oui, et des meilleures. Peut-être savez-vous que deux cents d'entre eux s'étaient emparés d'un aviso pour s'enfuir par l'embouchure du Maroni ?

— En effet.

— Ils ont été surpris par un navire de l'État... qui les a coulés à coups de canon. »

Bras-de-Fer ne peut réprimer un sursaut :

« Quoi ! Deux cents hommes ! Ah ! les malheureux !

— Oubliez-vous que ces misérables sont les pires ennemis de la société ?

— Non ! fait tristement Bras-de-Fer, mais ce sont des hommes ! »

Un silence. Le commandant reprend, un peu gêné :

« Il faut nous préoccuper avant tout de vous, de vos projets... je me mets tout à votre disposition... »

— Et je vous en remercie... j'ignore encore moi-même à quelle résolution je devrai m'arrêter... le père de M^{lle} Saint-Clair m'a donné mission de conduire sa fille à Cayenne...

— Mais vous savez, ami, interrompit la jeune fille, que je vous obéirai en toutes choses...

— Nous causerons de tout cela lorsque l'ébranlement que j'ai subi sera tout à fait calmé... c'est l'affaire de quelques jours... je ne vous en suis pas moins reconnaissant, commandant, de votre généreuse démarche et soyez sûr que, de notre part, du moins, j'en prends l'engagement en mon nom et,

n'est-il pas vrai ? au nom de M^{lle} Saint-Clair, votre position ne sera pas compromise...

— Certes non, affirme Madiana. Comme M. Paul Germond, Madiana est sans rancune et sans colère. »

Le commandant, reconforté par ces bonnes paroles, se retire avec force salutations.

La supérieure de Saint-Laurent vient à son tour encourager les jeunes gens. Leurs mauvais jours sont passés et bientôt ils pourront jouir du bonheur qu'ils ont mérité.

Moustique et Fichalo, liés au jeune couple par tant de circonstances malheureuses, ne se tiennent pas de joie.

« Dites donc, patron, dit Moustique, j'espère bien qu'à votre prochain tour du monde vous m'emmènerez avec vous ?

— Et si je ne fais pas le tour du monde ? demande Bras-de-Fer en souriant affectueusement au jeune garçon.

— Eh bien ! on verrait à s'arranger ! On peut toujours faire le tour de quelque chose.

« Et toi, Fichalo, tu voudrais bien revoir tes vignes de Beaugency, pas vrai ?

— Oh ! oui ! bien entendu, mais, quand le patron n'aura plus besoin de moi... car, vrai de vrai ! je crois que je commence à mordre aux voyages...

— T'es pas dégoûté ! fait Moustique en s'esclaffant. Encore deux, trois jours de tranquillité, pour que Bras-de-Fer se retape, et je partirais avec lui pour le pôle Nord... à cloche-pied ! »

DANS LES RÉGIONS TROPICALES

L'Humour Nègre

CONVENONS que les deux photographies reproduites sur cette page ont de quoi choquer un ethnographe. Des nègres armés de parapluies ! Des nègres qui ont pour uniques vêtements un béret de cuisinier et... un faux col !

Leur provenance est pourtant d'une authenticité incontestable : ils ont été faits en Afrique australe.

Ils nous prouvent que les nègres entendent la plaisanterie et qu'une bonne facétie n'est pas faite pour les effrayer. La police anglaise leur interdit de se montrer en public armés de sagaies ? Tant pis ! Ils les remplaceront par d'inoffensifs parapluies, qu'ils brandiront comme ils le feraient d'une lance meurtrière.

On leur reproche de ne pas s'assimiler assez rapidement à la civilisation ? Qu'à cela ne tienne ! Ils se feront photographier avec quelques-uns des attributs de cette même civilisation, le verre en main, le cigare aux lèvres !

Et voilà, certes, un amusant échantillon d'humour nègre ! Le descendant de Cham a, décidément, le sens du comique !

On a fait au nègre la réputation d'être à tout âge un grand enfant. Est-elle méritée ? Les réponses varient d'un voyageur à l'autre, selon la région qu'il visita.

Si vous interrogez par exemple un New-Yorkais, il vous déclarera que le nègre est un être maussade et morose, qui ne montre la blancheur de ses dents que pour mordre ou maudire.

Mais il serait absurde de juger de l'âme nègre d'après les échantillons qu'elle envoie dans les régions froides ou tempérées. Le vrai nègre, c'est celui qui vit sous l'ardent soleil des tropiques ! Une température de 40° à l'ombre, voilà son élément !

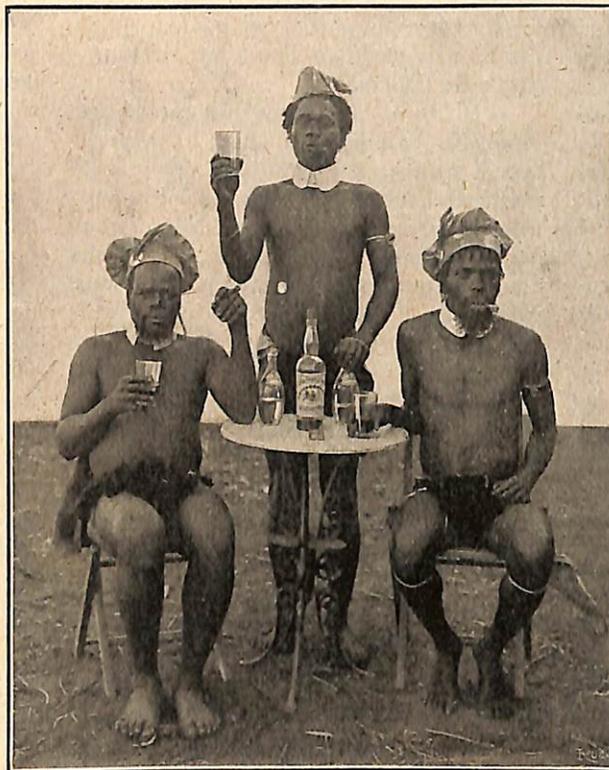
Si un rien l'amuse, il ne recule devant aucune responsabilité quand il veut se procurer un plaisir. On me permettra de citer ici un souvenir personnel.

En Haïti, le samedi est le grand jour de marché. Les paysans — les *habitants*, — comme on les appelle — descendent en foule de leurs mornes et apportent en ville les produits de leurs plantations.

C'est à dos d'âne que se fait le transport. Comme la plupart des cultivateurs possèdent chacun deux ou trois *bourriques*, les places et les rues avoisinant le marché sont bientôt encombrées de centaines de baudets, que leurs maîtres prennent soin d'attacher à intervalles respectables, dans la crainte fort justifiée de duels et de batailles entre leurs belliqueux compagnons. C'est là qu'intervient

la malice du gamin haïtien. Armé d'un couteau, il se glisse au beau milieu de la multitude de baudets, choisit d'un rapide coup d'œil de connaisseur les deux qui lui paraissent les plus belliqueux et tranche leurs entraves, en prenant bien garde de ne pas rester dans la mêlée qui éclate aussitôt.

Les deux libérés ne tardent pas à se jeter



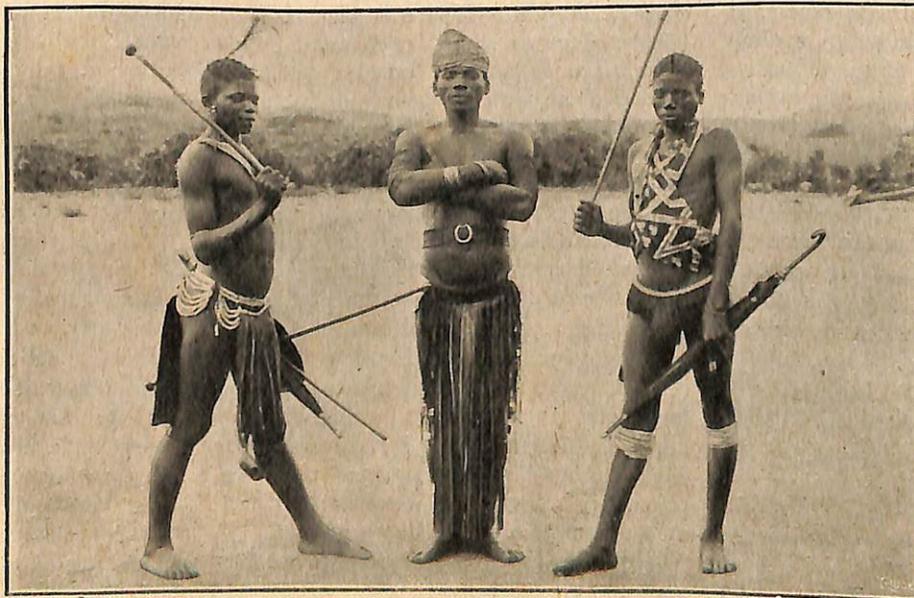
Des Cafres facétieux se font photographier le verre en main, le cigare aux lèvres, ayant pour tout vêtement un béret de cuisinier et... un faux col!...

l'un sur l'autre, en poussant des braiments retentissants. Les voisins s'affolent, tirent sur leur corde, se démènent comme des diables.

Bientôt des centaines de bourriques courent dans tous les sens en renversant les marchands et leurs étalages !

Et les malheureux paysans fuient à la poursuite de leurs bêtes sous les quolibets de citadins au cœur insensible !

JACQUES D'IZIER.



Puisque la police anglaise interdit à ces noirs africains de se montrer en public armés de sagaies, ils brandissent d'inoffensifs parapluies ainsi qu'une lance meurtrière.

UNE REVENDICATION FRANÇAISE

L'Origine du Scaphandre

AU mois de juin 1810, il y a un siècle par conséquent, un Allemand nommé Schmidt, qui était facteur de pianos, tenta dans la Seine une curieuse expérience qui fut couronnée de succès. Cet inventeur avait fabriqué un appareil qui lui permettait de respirer sous l'eau. Il l'expérimenta au pont Royal et on croit généralement que ce fut là la première apparition du scaphandre.

Il n'en est rien. L'appareil qui a joué un rôle si important, ces dernières années, dans le sauvetage des sous-marins coulés, remonte exactement au mois de janvier 1774 et c'est un pêcheur français qui en est l'inventeur. Malheureusement son nom n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Bachaumont dans ses *Mémoires* décrit ainsi le premier scaphandre :

« Cette machine est une espèce de mannequin de cuir, c'est-à-dire un fourreau, conformé exactement comme un homme à l'extérieur. Celui qui doit subir l'immersion entre dedans en chemise ou en camisole, ou nu, par une ouverture qui reste au col. Ainsi affublé, il reçoit un casque de cuivre qui lui emboîte toute la tête et, par un large collet du même métal, vient s'adapter sur un cuir gras, auquel on l'attache avec des écrous bien vissés. Il n'y a pas d'autre ouverture que des œillères de verre et une troisième au front, de verre aussi. Au sommet de la tête sont deux tuyaux, l'un sur l'autre, avec un conduit de cuir à chacun, du diamètre d'une grosse bougie et d'environ quatre pieds de long, qui vont aboutir à une boule de cuivre. Cette boule a un ressort que l'on monte, au moyen duquel l'air y contenu, poussé par le canal inférieur, va se rendre à la bouche du plongeur; et celui qu'exhalent ses poumons, comme plus raréfié, se porte en haut et retourne par le conduit supérieur au récipient, c'est-à-dire à la boule de cuivre où il se rafraîchit et revient de nouveau à la bouche. »

L'inventeur, qui certifiait pouvoir rester une heure sous l'eau, expérimenta son appareil devant six commissaires de l'Académie des sciences. La première fois il resta dix minutes au fond de la Seine. Fit-il de nouvelles expériences ? Bachaumont ne nous le dit pas. Il semble même qu'à l'époque on n'attachât pas assez d'importance à l'invention de ce marin anonyme, dont, trente-six ans plus tard, l'idée devait être reprise par l'Allemand Schmidt. C'est encore une manifestation du génie français que nous sommes heureux de constater et notre devoir était de ne pas la laisser tomber dans l'oubli.

MARIN BEAUGEARD.

EXPLOITS DE 4 FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE

L'Alerte!



par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XI EN AUTOMOBILE (Suite.)

PENDANT quelques secondes, M. Valborg examina les trois Français; maintenant, il était fixé : une erreur, une erreur formidable, inouïe, dont il ne s'expliquait pas l'origine avait été commise de bonne foi.

Ces trois hommes étaient partis en campagne. Ils avaient fait la guerre à eux seuls sans attendre la notification officielle de l'état de guerre.

A eux seuls, ils venaient d'exécuter un coup de folie héroïque. Mais de quel prix ils allaient le payer, s'ils étaient pris!

Et cette réflexion rappela le Danois au sentiment de la réalité : il abaissa de nouveau la glace et après avoir jeté un coup d'œil sur la carte :

— Orlag, dit-il, vous n'entrerez pas dans Luxembourg. Vous contournez la ville à gauche pour aller reprendre la route de Liège. Combien avez-vous encore d'essence?

— De quoi abatte environ cinquante à soixante kilomètres, monsieur.

— Bien, je vous donnerai la route à mesure. Suivez bien mes indications : du village de Bonnevoie où vous allez arriver, vous tournerez brusquement à gauche, aux premières maisons, puis à droite, à Hollerich, un kilomètre plus loin. Le chemin direct est ensuite jusqu'à Mersch où nous nous arrêterons et où vous ferez votre plein d'essence, puis nous ne nous arrêterons plus.

— Bien, monsieur.

Déjà des centaines de lucioles marquaient au loin, sur l'horizon d'opale d'un ciel sans étoile, l'emplacement d'une grande ville; un peu sur la droite, la vieille forteresse de Luxembourg profilait son rocher, ses terrasses et ses hôtels.

Les arcs électriques d'une gare étincelèrent; l'automobile brusquement tourna à gauche, et continua sa course à travers une banlieue déserte.

— Où donc allons-nous? demanda Vigy, qui semblait vivre en plein cauchemar.

— A Anvers, il nous faut gagner mon yacht au plus vite. Pas d'autre solution que celle-là, dans le cas extraordinaire où vous vous êtes mis.

Puis, comme se parlant à lui-même :

— Voyons, nous avons environ 300 kilomètres à parcourir, c'est l'affaire de six heures.

Il se pencha vers une élégante pendule de voyage, encastrée en un écrin de cuir rouge.

— Sept heures, murmura-t-il.

Et, se tournant, interrogateur, vers le mécanicien blessé que l'étrange révélation

semblait avoir plongé dans le coma :

— Vous devez mourir de faim, vous et vos compagnons!

— Moi, monsieur...

Et le géant ne put articuler autre chose.

Sa verve de Méridional semblait tarie d'un seul coup par l'issue de l'extraordinaire aventure. Ce fut Vigy qui avoua :

— En effet, dit-il, depuis notre départ de Longwy, nous n'avons mangé qu'un peu de pain et de jambon à la « Restauration » de Thionville.

— Eh bien! moi aussi, je désire dîner, reprit M. Valborg, qui, dans les circonstances graves, retrouvait bien vite une sérénité confiante; de plus, Orlag doit renouveler sa provision d'essence. Nous ferons donc une halte à Mersch, où nous serons dans un quart d'heure. Je préfère cette petite ville à la capitale surveillée du grand-duc. Et je profiterai de cet arrêt pour télégraphier à Anvers notre arrivée dans la nuit.

Paul Vigy n'avait rien à objecter. Il se sentait dans la main du destin. Ce destin était personnifié par l'homme puissamment riche dont la somptueuse voiture, refuge providentiel des aventuriers qu'ils étaient, allait l'emporter à travers la Belgique, vers celle pour laquelle il avait tenté un exploit confinant aux légendes guerrières d'autrefois, pour laquelle maintenant il voudrait mourir.

Pourtant, il ne pouvait se faire encore à l'idée qu'il avait commis la plus fantastique des méprises.

D'où aurait provenu cette méprise?

Le père Wendling s'était-il trompé?

Où bien le signal venu de Luxembourg avait-il été mal interprété?

Et cependant, de ses yeux, il avait vu le feu, les occultations...

Delmont aussi...

Si la guerre n'était pas déclarée, l'exploit dont il était si fier n'était plus, maintenant, qu'un crime de droit commun réprimé chez tous les peuples par le Code pénal ordinaire!

Cependant, l'automobile, maintenant, longeait la petite rivière d'Alzette.

Une odeur de sapin fraîchement coupé entra par la portière entr'ouverte. Sur le cours d'eau sinueux et coupé de barrages, les scieries de Mersch, dans lesquelles se débitent les arbres de l'Ardenne, laissaient deviner leur roues à palettes ou les cheminées de leurs usines à vapeur.

La voiture s'arrêta devant une auberge sur laquelle une affiche étalait en gros caractères le mot « BENZIN ». On pourrait y renouveler la provision d'essence.

Les voyageurs descendirent et pénétrèrent dans une salle basse, éclairée par une lampe électrique; car dans les moindres villages de l'Alzette, grâce à la houille blanche, le progrès moderne a pénétré.

Valborg commanda aussitôt le dîner, puis demanda une feuille de papier.

Il rédigea le laconique télégramme suivant :

Capitaine Skagen, à bord du yacht Düppel, Anvers.

Arriverai cette nuit. Lèverons l'ancre demain matin première heure pour l'Atlantique.

Et il se mit en devoir de faire porter cette dépêche au bureau télégraphique.

Tandis que le Danois vaquait à ces premières occupations, Paul Vigy mit ses compagnons au courant de la découverte stupéfiante révélée à l'intérieur de l'automobile. En effet, installés auprès du chauffeur, Frank Hettange et Georges Delmont ignoraient le premier mot de la conversation révélatrice, par laquelle tant d'espoirs venaient de s'évanouir.

L'ahurissement, encore mal dissipé de l'ingénieur s'empara des deux jeunes gens; de héros, ils passaient subitement à l'état de malfaiteurs. La chute était trop rude.

Delmont, qui avait commencé ses études de droit, énonça d'une voix étranglée que la loi du 15 juillet 1845 punit les attentats volontaires commis sur les voies ferrées, de la réclusion, des travaux forcés à temps, ou de la *peine capitale*, suivant qu'ils ont entraîné des dégâts matériels, des blessures, ou mort d'homme.

Or, il y avait eu mort d'homme, puisque le père Zell avait succombé et d'autres, peut-être, qu'on ne savait pas!

La peine capitale! Et Delmont, dont la pensée retournait vers la petite maison de Longwy, pâlit affreusement.

— Nous pouvons être arrêtés partout, et extradés partout, murmura-t-il d'une voix éteinte.

M. Valborg entra. Une soupe aux choux fumait sur la table : une quiche lorraine étalait, sur un large plat, sa pâte dorée.

Dans un silence lugubre, le hâtif repas commença. Tous mangèrent sans parler.

Au bout d'un instant, Valborg prit la parole.

— Voyons, mes amis, et ce mot fut un baume sur l'angoisse générale, examinons froidement votre situation. Des conventions d'extradition existent entre la France et l'Allemagne; donc, vous ne pouvez plus retourner à Longwy. Elles existent également entre l'Allemagne, la Belgique, le Luxembourg, la Hollande. Donc, le sol que vous foulez en ce moment doit vous brûler les pieds. Quel que soit le pays environnant où vous cherchiez asile, vous serez arrêtés immédiatement, dès qu'une demande d'extradition aura été lancée.

Et, plus bas, il ajouta :

— Cette demande ne saurait tarder.

Paul Vigy se passa la main sur le front : des gouttes de sueur y perlaient, et il lui semblait rouler sur une pente de glacier à une allure vertigineuse.

Dans quelle extravagante aventure avait-il entraîné ses compagnons!

Et soudain, une autre détresse l'envahit :

— Quelle attitude allait-être la sienne aux yeux de Freya?

Avoir rêvé d'être un héros glorifié dans sa patrie, et admiré même par l'ennemi, et n'être plus qu'un malfaiteur recherché par toutes les polices de l'Europe! Quelle chute à la fois terrible et bouffonne, la fortune aveugle lui avait-elle ménagée!

Dans quel gouffre précipitait-elle l'orgueilleux qui tentait d'escalader les sommets de la célébrité et la cime de l'amour partagé !

Combien mince, vraiment, était la cloison entre le génie et la folie, entre l'admiration des peuples et la réprobation des foules !

Et, à l'idée qu'il allait encourir le mépris, pis encore, les moqueries de celle qu'il aimait, son cœur cessait de battre.

Et pourtant, c'était vers elle que, maintenant, il était entraîné par un destin aussi inflexible qu'ironique.

Car M. Valborg continuait :

— Ainsi, comprenez-moi bien, tout en Europe vous est fermé, et si vous étiez livrés à vous-mêmes, rien ne pourrait vous arracher aux griffes de l'Allemagne et à ses bourreaux électrocuteurs. Mais, rassurez-vous, je suis trop heureux de me trouver là, à cette heure, moi, enfant du Schleswig, foulé depuis un demi-siècle par la botte prussienne; trop heureux de rencontrer en vous de généreux enfants de cette belle France que j'ai toujours considérée comme la première des patries après la mienne, et, foi de Danois, je vous sauverai, car si votre juvénile étourderie peut être taxée de crime par des magistrats paisiblement assis dans leurs fauteuils, pour moi qui ai vu le démembrement de mon pays et la mort tragique de mon père au pied des remparts, elle est une héroïque folie, un noble geste, s'il en fut.

Le Danois martelait ses mots, on le sentait fier du rôle de Providence qu'il assumait et, en écoutant ses assurances réconfortantes, les exilés renaissaient peu à peu à l'espoir.

— Certes oui, affirma de nouveau le milliardaire, je vous sauverai, et pour cela, je vous emmène tous sur mon yacht, sur le yacht de Freya, veux-je dire. Au milieu de la nuit, nous serons à Anvers, et, dès le jour, nous prendrons la mer. J'ai télégraphié.

Ainsi, dans un village perdu du Luxembourg, parlait un seigneur de cette grande puissance moderne : l'Or. Il énonçait la certitude de se trouver, douze heures plus tard, à cent lieues de distance, avec ses compagnons d'occasion, que son luxueux navire bercerait mollement sur les flots de la mer du Nord.

Cependant, malgré l'espoir d'échapper aux conséquences de leurs aventures, les malheureux jeunes gens étaient retombés dans leur accablement.

Car, si leur vie était sauve, la France, la patrie, leur était fermée !

Que deviendraient-ils?...

C'était comme un vide, un gouffre qui s'ouvrait sous leurs pas.

Grandin, lui, célibataire et indépendant, prenait assez bien les choses. D'ailleurs, il était attaché à la fortune de son jeune maître.

Mais Georges Delmont, que sa mère attendait avec anxiété, Frank Hettange qui se demandait si Lisbeth n'était pas à jamais perdue pour lui, et le petit Jean

qui pensait à son vieux père, seul dans sa maisonnette, tous avaient de ces regards plaintifs qui interrogent, et Paul Vigy les sentait peser sur sa responsabilité.

Il se tourna vers eux et, d'une voix émue :

— Merci, monsieur, dit-il, au nom des amis dont le sort est désormais lié au mien; dans notre détresse présente, nous acceptons avec gratitude le salut provisoire que vous nous offrez, sur un bâtiment où la police allemande ne pourra nous atteindre. Mais, ensuite, où irons-nous? Quels sont les pays fermés à l'extradition?

— Je n'en connais qu'un, répondit le Danois, c'est celui que j'habite, l'Argentine.

— N'en est-il pas en Europe?

— La Grèce, peut-être, et encore je n'oserais vous le certifier. Non, croyez-moi, il faut choisir l'Argentine, puisque j'y vais. Je vous emmène tous.

Aucun autre parti n'était possible; aucune objection ne pouvait être soulevée contre une proposition aussi généreuse que péremptoire.

D'ailleurs, s'en fût-il présenté une à l'esprit de l'un des aventuriers, qu'il n'aurait pas eu le temps de la formuler.

Orlag, en effet, entra, casquette à la main.

— Monsieur, dit-il, je suis paré.

— Allons, mes amis, fit Valborg avec bonhomie, en parcourant du regard le cercle de ses nouveaux compagnons... prenez-en votre parti et comptez sur moi pour atténuer vos regrets. Vous verrez que la vie a du bon, là-bas, et que j'ai tout ce qu'il faut pour vous la rendre supportable.

Tous se levèrent, mais une lourde mélancolie courbait tous les fronts.

La nuit était froide. Aucune étoile ne brillait. Mais l'atmosphère était limpide et le reflet de la neige éclairait la terre.

— Vous ne pouvez voyager ainsi sur le siège, par cette température, vêtus seulement d'un maillot, remarqua Valborg en s'adressant à Frank et à Georges.

La prévoyance de cet homme habitué à écarter toute difficulté s'attachait au moindre détail.

Il appela l'aubergiste et, moyennant une indemnité hors de proportion avec leur maigre valeur, deux peaux de bique usagées furent cédées aux jeunes gens qui s'y enveloppèrent avec une évidente satisfaction. Puis chacun reprit sa place dans la voiture.

Grandin souffrait toujours; mais l'oubli de sa verve gasconne demeurait le seul signe visible de sa douleur.

Il était sept heures et demie quand l'automobile reprit sa course au travers des vallons du grand-duché. A moins d'incidents fâcheux, vers deux heures du matin, au plus tard, elle atteindrait les quais d'Anvers.

Les prairies de la Sure furent franchies en quelques minutes.

Les carrières de pierre de Wiltz, ouvertes sous un antique château, résonnèrent un instant au grondement du moteur. La frontière belge une fois atteinte, la petite

principauté de Viel-Salm fut traversée en bolide.

Puis la voiture, laissant à droite les plateaux rhénans, sur lesquels se dressait le camp allemand de Malmédy, menaçait dirigée vers les Flandres, s'engagea plus lentement dans les méandres de l'Amblève et de l'Ourthe.

Un peu avant onze heures, d'immenses plaques rouges apparurent dans le ciel; bientôt, des torches cyclopéennes illuminèrent un fantastique paysage.

C'était Liège, avec ses hauts fourneaux, ses usines aux cheminées géantes, ses agglomérations ouvrières.

Les voyageurs étaient tout à leurs pensées. Le petit Jean, épuisé de fatigue, dormait sur son strapontin, la tête appuyée dans l'angle de la portière. Grandin somnolait, inquiet seulement de la durée probable de son indisponibilité.

Paul Vigy ne dormait pas : il songeait à Freya, à l'entrevue prochaine, frémissant successivement des humiliations attendues, des dédains qui seraient des blessures meurtrières, mais aussi, et malgré lui, d'espérances inavouées.

Valborg, de temps à autre, consultait sa carte.

Sur le siège découvert, d'heure en heure, Frank Hettange et Delmont se relayaient au poste « en lapin » du marchepied.

On entra dans les grandes plaines du Brabant; un médiocre village étageait quelques rares lumières au coteau d'une petite vallée.

— *Neerwinden*, dit Valborg, un nom qui symbolise l'histoire séculaire de cette petite Belgique, dont le sol, à toute époque, a vu monter l'un contre l'autre le flux et le reflux opposé de la Germanie et de la Gaule.

Au-dessus d'une ville, une tour romane se profilait sur une éminence. Tirlemont était dépassé.

Bientôt une ligne de vieux remparts était franchie; ceinture jadis puissante d'une grande ville; et pourtant on roulait encore parmi des champs et des jardins. On entra dans Louvain.

— Comme c'est ancien, observa Valborg, ces vieilles villes brabançonnes assises pourtant au sein d'une des populations les plus denses de l'Europe.

A ce moment, un monument découpé comme une fine dentelle s'encadra dans la fenêtre de la voiture,

— Voyez, ajouta-t-il, cette merveille survivant à tant de ruines.

L'ingénieur se pencha, et l'espace de quelques secondes, il eut la vision de l'hôtel de ville qui est resté la perle de l'art gothique du *xx^e* siècle.

Le ruban d'argent de la Dyle s'effaçait, une route droite ouvrait vers Malines.

De temps en temps, Valborg jetait au chauffeur de brèves indications.

Celui-ci s'arrêtait, consultait une plaque indicatrice et repartait aussitôt à toute allure.

(A suivre.)

✂ CAPITAINE DANRIT,

(Commandant DANRIT.)

Société
de
Géographie de Paris

DANS L'INTÉRIEUR DE L'ISLANDE

Les solitudes désolées et les étendues glacées de l'intérieur de l'Islande sont fort peu connues encore. Un jeune artiste d'origine suisse, M. Stoll, a entrepris de les parcourir et il en a donné à la Société de Géographie une pittoresque description, le 3 février.

L'Islande, haut plateau volcanique qui émerge sous le cercle polaire, est creusée, sur ses bords, de fjords profonds dont les eaux ne gèlent pas, mais sont obstruées en hiver par des glaces flottantes venues du Groenland. Le centre est couvert de colossales calottes glaciaires s'élevant jusqu'à 2,000 mètres d'altitude.

Les volcans dressent en forme de chaînes leurs cratères séparés. Il y en a eu jusqu'à cent trente actifs dans les temps historiques.

Au-dessus de 500 mètres d'altitude tout est désert. Les plaines sont coupées de vastes marais très dangereux à traverser. Dans les déserts, il n'y a pas un brin d'herbe, pas un insecte; toute vie a disparu sous l'amoncèlement des scories noires ou des cendres volcaniques. Quelques petits lacs bleus, sur les bords desquels abondent les canards et autres oiseaux, rompent seuls la monotonie du paysage.

Les côtes seules et les bords des fjords sont habités. L'île compte environ 80,000 habitants, de mœurs tranquilles et hospitalières.

Reykjavik, la capitale, est un gros village ayant 12,000 habitants. Les maisons basses et éparées sont construites en bois; l'intérieur est propre et bien ordonné.

M. Stoll visita la région des geysers. Le grand geyser ne se distingue des autres que par la puissance et la beauté du jet. Il sort du milieu d'un bassin rond de 18 mètres de diamètre où bouillonne sans cesse une eau siliceuse, mais la colonne d'eau intermittente ne jaillit qu'à des intervalles variables. Le jet le plus haut qui sortit dépassa 40 mètres.

Dans les déserts inconnus du Nord où il s'aventura avec des poneys du pays et des vivres pour un mois, M. Stoll rencontra un chaos de pierres et de rocs sauvages et, par endroits seulement, quelques buissons de verdure.

Le voyageur visita la capitale du Nord, Akuzeyri, située au bord d'un fjord de la mer Glaciale et qui comprend 600 habitants.

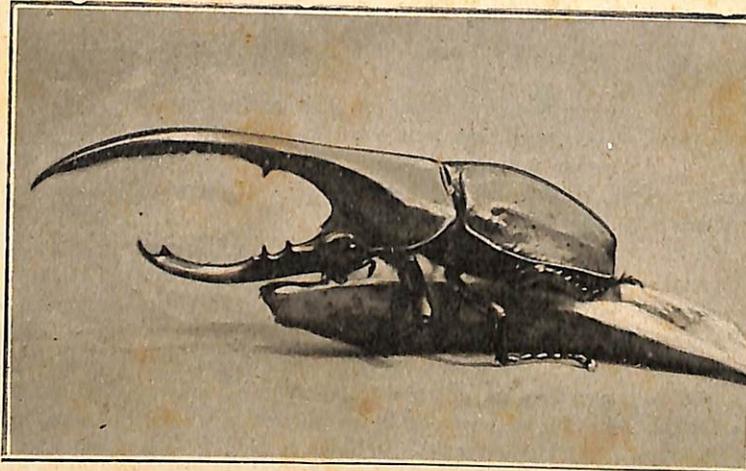
M. Stoll revint à Reykjavik, ayant parcouru ainsi à cheval environ 2,000 kilomètres et ayant pénétré jusque sur les glaciers qui inspirent aux Islandais une immense frayeur.

G. R.

Cariosités Zoologiques

LE GÉANT DES INSECTES

Il est permis de supposer que la grande majorité de nos lecteurs n'a jamais aperçu vivant le terrible batailleur des forêts vierges de l'Amérique tropicale. Notre photographie présente un scarabée en train de dévorer la banane qui lui sert de repas en même temps qu'elle nous fournit un terme de comparaison. Ce petit monstre, nommé *Dynatus Hercules*, atteint la longueur de 18 centimètres, dimension qu'il doit en partie à l'extraordinaire corne horizontale qui termine et prolonge son corselet et qui, toute velue en dessous, forme pince avec une autre corne placée sur le front et dont les mâles se servent pour se livrer entre eux des duels acharnés.



On affirme que le dynaste jouit de la faculté de changer de couleur, comme le caméléon. Mais il est probable que ce changement de couleur n'est qu'apparent, et que la nuance des feuilles se reflète simplement sur la surface brillante des ailes extérieures.

EMILE REY.

Les Lauréats de la Société de Géographie Commerciale

La Société de Géographie commerciale a, dans sa séance du 21 mars, procédé à la distribution des médailles décernées pour l'année 1910.

Médaille Léon Dewez (directeur du *Journal des Voyages*) : M. l'adjudant DELINGETTE, pour sa *Carte de l'Afrique équatoriale française*.

Médaille de la Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation : M. G. BLONDEL, pour ses nombreux travaux ayant contribué à développer dans le monde l'expansion économique de la France.

Médaille Meurand : 1^o M. GALLOUEDEC, pour son ouvrage : *La Loire*; 2^o M. PASSERAT, pour son ouvrage : *Les Plaines du Poitou*.

Médaille Gauthiot : la SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE et MM. CH. KNAPP, MAURICE BOREL et V. ATTINGER, pour l'ouvrage : *Dictionnaire géographique de la Suisse*.

Médaille Dupleix : M. CABATON, pour son ouvrage : *Les Indes néerlandaises*.

Médaille Caillé : M. E.-F. GAUTIER, pour son ouvrage : *La Conquête du Sahara*.

Médaille Crevaux : M. P. WALLE, pour son ouvrage : *Au Brésil*.

Médaille du Syndicat de la Presse coloniale : M. RENÉ-LECLERC, pour son ouvrage : *Situation économique du Maroc*.

Médailles de la Chambre Syndicale des négociants-commissionnaires : 1^o M. le capitaine SCHIFFER, pour sa mission industrielle et commerciale en Afrique Occidentale Française; 2^o M. le commandant Gros, pour sa mission forestière à la Côte d'Ivoire.

Médaille Pra : M. le baron d'ANTHOUARD, pour son ouvrage : *Le Progrès brésilien*.

Médaille Palyart : M. JOSEPH DAUTREMER, pour son ouvrage : *L'Empire japonais et sa vie économique*.

Médailles de la Société : 1^o M. le capitaine BOUCHEZ, pour son ouvrage : *Guide de l'officier méhariste*; 2^o M. JOSEPH DURIEU, pour son ouvrage : *Les Parisiens d'aujourd'hui*; 3^o M. LÉON PEYRISSAC, pour son ouvrage : *Aux ruines des grandes cités soudanaises*.

Médaille Camille Deslions : M. l'adjudant d'infanterie coloniale PAUL BENOIT, pour le travail des levés exécutés de 1904 à 1908, sur la frontière entre l'Indochine et le Siam.

G. R.

Société
de
Géographie de Paris

DEUX ANS DANS LE SAHARA

M. le capitaine d'infanterie coloniale Cortier, qui avait été chargé, en 1908, par le ministre des Colonies, le gouverneur général de l'Afrique Occidentale et la Société de Géographie de missions au Sahara, dont l'objet était de faire les observations astronomiques nécessaires pour dresser la carte du pays, est rentré en France, ayant achevé avec succès ses voyages et ses travaux dans les vastes espaces compris entre l'Algérie et le Niger: il en a rendu compte à la Société de Géographie, le 17 février, dans une intéressante conférence.

Parti de France le 1^{er} juillet 1908, le capitaine Cortier gagna In-Salah et, avec le capitaine Nierger, il se rendit dans l'Est jusqu'au nouveau poste de Fort-Polignac.

De ce point, il avait voulu se rendre à l'oasis de Bilma, mais les instructions qu'il reçut l'en empêchèrent. Il revint vers le Niger, à travers le pays des Touareg Ioullimiden, en sillonnant de ses itinéraires le pays à peu près inconnu compris entre l'Aïr et l'Adrar des Iforass.

Le 10 juillet, il arriva à Gao, sur le Niger, puis il en repartit pour l'Adrar des Iforass, où il compléta les levés qu'il avait faits au cours de sa mission de 1907 avec le capitaine Arnaud.

En décembre 1909, après que le combat d'Achourat eut purgé le pays situé au Nord de Tombouctou des pillards qui l'occupaient, M. le capitaine Cortier put reconnaître toute la contrée peu connue située à l'Ouest de l'Adrar.

Il arriva au Timetrin, massif montagneux qui se dresse brusquement et présente, tout comme l'Adrar des Iforass, ses cônes, ses pitons, ses dômes. Au Nord, on rencontre un autre massif semblable, l'Adrar Admer.

En quittant le Timetrin, dont le roc cesse soudainement, on entre, à l'Ouest, dans le sable et la dune vive jusqu'au petit ksar de Mabrouk.

De là, le capitaine Cortier se dirigea droit au Sud à travers les sables en décrivant un grand cercle jusqu'à Bou-Djebha, puis il gagna Araouan et Tombouctou. Il alla ensuite explorer l'Azaouak, à l'Est de Gao, et de retour en ce point, il descendit le Niger jusqu'à Karimama où il prit la voie du Dahomey pour opérer son retour.

L'ensemble de tous ces itinéraires ne représente sans doute pas moins de 12,000 kilomètres, tous parcourus à mehari et, sur ce nombre, il y en eut près de 9,000 levés pour la première fois.

G. R.